



BLESSÉS, NOUS REVENONS VERS LE CHRIST

Dans l'abîme de douleur causé par les blessures qui marquent la vie de l'Église, une question surgit avec force : y a-t-il quelque chose qui peut nous libérer du poids du mal ? Seul un embrassement sans mesure permet la renaissance de l'espérance. C'est ce que l'Église apporte au monde.

Directeur de la publication :
Lionel Michon
redactiontraces@gmail.com

Comité de rédaction : P. Favre -
M. Iadarola - Père M. Pagani
C. Pilet - S. Plaisir
L. Sisto - M. Zappulli
G. Zucchi

Traduction : C. Bignamini
N. Dumery - F. & M. Esquier
P. Favre - J. Faure
C. Foletti - M. Fontana - F. Gillet
D. Jalade - C. Le Lay
E. Migliore - I. Rey-Herme
M. Rosada - F. Urbani - F. Zanenga

Collaboration : Père Francesco
A. Guerra - T. Martin - L. Michon
C. Ramadour - L. Daudry
J. Richard - L. Vanneste

Maquette : C. de Guillebon

Adresse de la rédaction
et du siège social
15 av. Franco-Russe - 75007 Paris
redactiontraces@gmail.com

Abonnements
abonnementstraces@gmail.com

Imprimeur
Accent Tonic' 20 - Paris

Numéro de registre ISSN :
1632-4439

Numéro paritaire :
0111 G 81503

Contacts en France :

LYON : E. Iadarola
elo.i@free.fr
04 78 24 05 34

PARIS :
cl.france@gmail.com

POITIERS : F. Musereau
fas.musereau@piximel.com
05 49 54 60 48

TOULON : F. Esquier
lesesquiez@free.fr
04 94 23 75 72

Contacts à l'étranger :

BELGIQUE : Mauro Zappulli
communionetliberation@
skynet.be
+ 32 (0)2 64 94 319

CAMEROUN : M. Bezzi
mauriziobezzi@tiscali.it
BP 20409 Yaoundé

CANADA :
contact@communionliberation.ca

CÔTE D'IVOIRE : Père Santagostini
cap.paolo@yahoo.fr

HAÏTI : M. Tambini
avsihaiti@yahoo.fr

LIBAN : T. Francis
therese francis@hotmail.com
+ (0)1 1 98 52 79

LUXEMBOURG : A. Cogliati
a.cogliati@eib.org
+ (0)2 43 79 60 36

SUISSE : P. Favre
pfav@vtx.ch

SOMMAIRE

AVRIL 2010

PREMIER PLAN

8

PLUS GRAND QUE LE PÉCHÉ

Prêtres pédophiles, célibat des prêtres, que penser
de toutes ces affaires rapportées par les médias ?



ÉDITORIAL	Blessés, nous revenons vers le Christ	3
LETTRES	Pas de Calais, Milan, etc.	5
PREMIER PLAN	Les affaires de pédophilie Plus grand que le péché L'espérance d'une relation que l'on ne peut éliminer par Paola Bergamini	8 10
	« Va et ne pêche plus » par John Waters	11
	Lettre aux catholiques d'Irlande extraits de Benoît XVI	13
SOCIÉTÉ	Jérusalem L'unique politique qui libère de la guerre par Alessandra Stoppa	14
VIE DE CL	Cascinazza En sa présence par Fabrizio Rossi	16
	Amérique latine Mis en mouvement par un ami par Davide Perillo	20
	Russie Le carburant de la vie par Fabrizio Rossi	26
ÉGLISE	Histoire d'une amitié par Paola Bergamini	29
PAROLES DU PAPE	Dieu connaît notre cœur Jetons-nous dans ses bras	33

16



La Cascinazza
Une journée avec les
moines bénédictins
de La Cascinazza...
Saint Benoît et don
Giussani au cœur de
la vie monastique.

FABRIZIO ROSSI

20



Amérique latine
L'Assemblée des
responsables a réuni
quelque trois cents
amis. Explosion
de vie et questions
sur l'avenir.

DAVIDE PERILLO

BLESSÉS, NOUS REVENONS VERS LE CHRIST

MONSIEUR LE DIRECTEUR, face à la très douloureuse question de la pédophilie, nous n'avons jamais senti un tel désarroi : un désarroi dû à notre incapacité à répondre à l'exigence de justice qui surgit du plus profond de notre cœur. La recherche de responsables, la reconnaissance du mal commis, le blâme des erreurs perpétrées face à une telle question, tout nous semble totalement insuffisant devant cet océan de mal. Rien ne semble suffire. On comprend ainsi les réactions irritées que nous avons pu observer ces jours-ci.

Tout cela a permis de nous mettre sous les yeux la nature de notre exigence de justice, qui est tout aussi illimitée et sans fond que la profondeur de la blessure : incapable d'être comblée, tant elle est infinie. Par conséquent, on peut comprendre l'impatience, voire la déception des victimes, même après la reconnaissance des erreurs : rien ne suffit à satisfaire leur soif de justice. C'est comme si l'on touchait à un drame sans fond.

De ce point de vue, les auteurs des abus se retrouvent paradoxalement devant un défi similaire à celui des victimes : rien n'est suffisant pour réparer le mal commis. Il ne s'agit pas de les décharger de leurs responsabilités, et encore moins de la peine que la justice pourra leur infliger.

Si telle est la situation, la question la plus brûlante – que nul ne peut éviter – est aussi simple qu'inexorable : *Quid animo satis* ? Qu'est-ce qui peut combler notre soif de justice ? Nous touchons ici du doigt toute notre incapacité, exprimée avec génie dans le drame d'Ibsen, *Brand* : « Réponds-moi, Dieu, à l'heure où la mort m'engloutit : est-ce assez de toute une volonté d'homme pour acheter une parcelle de salut ? ». Autrement dit, toute la volonté de l'homme peut-elle parvenir à réaliser la justice à laquelle il aspire tant ?


C'est pourquoi même les plus exigeants et les plus acharnés à demander justice ne seront pas totalement loyaux envers eux-mêmes et envers leur exigence de justice s'ils n'affrontent pas cette incapacité qui est le propre de chacun. Nous succomberions alors à une injustice encore plus grave, à un véritable « assassinat » de l'humain car, pour pouvoir continuer à crier « justice » selon notre mesure, nous devrions faire taire la voix de notre cœur, oubliant ainsi les victimes et les abandonnant à leur drame. »»

» Paradoxalement, le pape, dans son audace désarmante, n'a pas succombé à cette réduction de la justice à une mesure, quelle qu'elle soit. D'une part, il a reconnu sans hésitations la gravité du crime commis par ces prêtres et ces religieux, les a exhortés à assumer leurs responsabilités et a condamné la manière erronée dont certains évêques ont affronté la situation par peur du scandale, en exprimant tout son désarroi devant ces événements et en prenant des décisions pour éviter qu'ils ne se reproduisent.

Mais, d'autre part, Benoît XVI est bien conscient que cela n'est pas suffisant pour répondre aux exigences de justice face au préjudice infligé : « Je sais que rien ne peut effacer le mal que vous avez subi. Votre confiance a été trahie, et votre dignité a été violée ». De même, le fait de purger les peines ou le repentir et la pénitence des auteurs des abus ne suffiront jamais pour réparer le préjudice infligé aux victimes et à eux-mêmes.

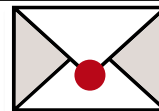
Sa reconnaissance de la vraie nature de notre besoin, de notre drame, est précisément la seule manière pour sauver – pour prendre au sérieux et pour considérer – l'exigence de justice tout entière. « L'exigence de justice est une question qui s'identifie avec l'homme, avec la personne. Sans la perspective d'un au-delà, d'une réponse qui soit au-delà de ce que l'on peut expérimenter existentiellement, la justice est impossible [...]. Si l'on éliminait l'hypothèse d'un "au-delà", cette exigence serait étouffée de manière artificielle »¹. Et comment le pape l'a-t-il préservée ? En en appelant au seul qui puisse la sauver, celui qui rend présent l'au-delà dans l'ici-bas : le Christ, le Mystère fait chair. « Lui-même victime d'injustice et de péché. Comme vous, il porte encore les blessures de sa souffrance injuste. Il comprend la profondeur de votre peine et la persistance de ses effets dans vos vies et dans vos relations avec les autres, y compris vos relations avec l'Église ».

Faire appel au Christ n'est donc pas rechercher un subterfuge pour s'évader face à l'exigence de justice, mais la seule manière de la réaliser. Le pape en appelle au Christ, évitant un écueil vraiment insidieux : celui de détacher le Christ de l'Église, qui serait trop souillée pour pouvoir le porter. La tentation protestante est toujours aux aguets. Cela aurait été très facile, mais à un prix trop élevé : perdre le Christ. Car, rappelle le pape, « c'est dans la communion de l'Église que nous rencontrons la personne de Jésus Christ ». Et pour cela, conscient de la difficulté des victimes et des coupables à « pardonner ou [se] réconcilier avec l'Église », il ose prier pour que, en s'approchant du Christ et en participant à la vie de l'Église, ils puissent « redécouvrir l'amour infini du Christ pour chacun d'entre [eux] », le seul capable de guérir leurs blessures et reconstruire leurs vies.

Voici le défi devant lequel nous nous trouvons tous, incapables de trouver une réponse à nos péchés et ceux des autres : accepter de participer à la fête de Pâques que nous célébrons ces jours-ci, le seul chemin pour voir reflourir l'espérance. 

1. Don Luigi Giussani.

Julián Carrón
La Repubblica, 4 avril 2010.



LA MALADIE, UN CHEMIN DE VÉRITÉ SUR SOI

Nous publions une lettre destinée à un ami, Memores Domini, au Kazakstan.

Très cher Fulvio, l'anévrisme intracrânien qui a frappé Gianni, mon compagnon de route le plus cher, a été pour moi comme un puissant tremblement de terre. Toutes ces semaines ont été une suite de surprises. À commencer par le moment où Gianni a senti qu'il s'évanouissait. Nous étions là, trois ou quatre, nous lui tenions la tête, contrôlions que sa langue ne l'empêche pas de respirer, le gardions étendu par terre pour chercher à éviter qu'il se torde. Dans l'énorme confusion du moment, au cœur de l'épouvante et de l'incrédulité, quelque chose d'autre vibré dans notre chair. Nous ne pouvions pas séparer Gianni de Jésus, de cette Présence pour laquelle il avait donné sa vie jusqu'à un instant plus tôt.

Le lendemain, chacun de nous est retourné à l'école, et là, une surprise. Nous nous étions toujours plaints du fait que les belles soirées, les beaux moments de chant, les

rencontres avec de grands témoins ne tenaient en quelque sorte pas le coup du quotidien, surtout en cours. Alors que cette fois-ci nous sommes rentrés à l'école, et là, à notre place, nous étions attentifs, passionnés, éveillés, vivants comme nous ne l'avions jamais été auparavant. Nous ne voulions rien manquer, parce que, comme Gianni nous l'a toujours appris, lorsque nous voulons des réponses, de l'aide, une compagnie, la réalité est notre amie la plus grande et la plus fidèle. Ensuite, il y a eu la rencontre avec Julián, qui nous a dit : « Quel Mystère ! Vous devez faire attention, vous devez regarder tous les facteurs, ne gâchez pas cette occasion. À travers la maladie de Gianni, Il est en train de vous mener au vrai ». De là est né un changement radical : nous sommes dans la réalité avec tout nous-mêmes ; nous ne souhaitons pas « comprendre », nous désirons le « vrai », nous le désirons, Lui ! Nous nous regardions en face et le facteur dominant de l'expérience que nous vivions était la douleur, la douleur ne nous

laissait pas tranquilles, car c'était un père qui nous manquait. C'est alors que nous avons demandé de ne censurer ni la difficulté, ni les larmes, ni la rage, ni la superficialité, rien. Cette demande a fait naître un autre regard entre nous ; ce qui m'a ému, c'est que nous avons commencé à nous regarder avec miséricorde. De là est née l'idée de nous retrouver pour étudier ensemble, à cause du désir de bien faire ensemble ce à quoi nous étions appelés, de répondre à cette réalité à laquelle nous étions appelés : l'école. Étude jusqu'à 18h30, suivie d'un chapelet pour la guérison de Gianni, puis chacun rentrait chez soi. En somme, quelque chose que nous n'avions jamais vécu avant. Nous étudions et cette question dominait notre esprit : « Quelle possibilité y a-t-il pour moi aujourd'hui ? Viens. Viens, Toi, surprends-moi ! Aujourd'hui comme jamais j'ai besoin de Toi ». Cette demande commençait à prendre de plus en plus de place. Un jour, j'étais en retard, je filais en voiture pour arriver à l'heure à l'école. Il y a deux chemins pour s'y rendre de chez moi : l'un où les feux sont presque tous verts, l'autre où ils sont presque toujours rouges. Sans le vouloir, j'ai pris le deuxième, je suis arrivé devant le feu et voilà le rouge. Je me suis dit : « Zut alors ! Je vais à l'école faire ce que j'ai à faire, pourquoi me donnes-tu le rouge et me fais-tu ralentir ? Je suis déjà en retard ! ». Tout à coup, Gianni m'est venu à l'esprit. J'ai prié l'Angelus et tout est devenu clair. C'est comme s'il m'avait dit : « Arrête, où vas-tu ? Tu ne t'es pas encore souvenu

IL NOUS TRACE LE CHEMIN

Cher père Julián, quelle chance pour moi de recevoir *Traces*. Sa lecture m'ouvre l'horizon du cœur et de l'esprit. Je rentre en relation avec l'autre et le tout « Autre », l'humain et le « Divin ». Je prends la dimension de mon existence, tout le sens profond de ma vie, de nos vies. Oui, en prenant connaissance de son contenu, je suis interpellée sur les vérités et les inspirations de mon être. Cette « rencontre » qui nous ouvre à l'espérance contre toutes les désespérances de notre monde. Oui, malgré les épreuves, la joie est possible quand nous mettons toutes nos forces vives dans le Seigneur qui nous aime et dans ses témoins qui sont le reflet de sa présence. Merci !

Geneviève, Béthune (Pas de Calais, France)

de moi ! ». Depuis ce matin-là, je prends toujours ce même chemin, le feu est toujours rouge et tous les jours il se produit la même chose. Un soir, en revanche, je conduisais et j'étais en voiture avec mon ami Giovanni, que nous appelons Gio. Ma voiture est vieille, tout esquinée, il n'y a que l'essuie-glace côté conducteur qui marche. Il pleuvait des cordes, il y avait beaucoup de circulation, il faisait froid. À un moment donné, je dis à Gio : « C'est justement la même chose qui se passe. Tu vois, mon essuie-glace marche, le tien non. Où est la différence ? Tout simplement, je vois des choses plus clairement que toi tu ne les vois, c'est-à-dire que les dangers, les trous, les virages, les dos d'âne ne disparaissent pas... ». C'est la même chose qui se passait avec Gianni : ce tremblement de terre qui a bouleversé notre vie était en train de dessiner les choses plus clairement, dans toute leur valeur. Nous avons passé trois jours de vacances en étudiant ensemble et c'est alors que s'est produite la surprise la plus grande. Pendant que j'étudiais l'électrotechnique, une matière que je déteste, j'ai commencé à offrir : « Seigneur, je t'offre l'effort de ces jours d'études pour mon ami Gianni ; il fait face à la rééducation, qui est si dure ». Pendant que je résolvais mes problèmes et mes équations, pendant que je faisais mes calculs, je l'accompagnais dans son travail pour remonter la pente, je le prenais sous le bras et je l'aidais à monter les marches qu'il doit monter tous les matins pendant son heure quotidienne de rééducation. Il y a quelques semaines, il m'a téléphoné. Cela faisait un mois que

je n'avais pas entendu sa voix. Quelle émotion !

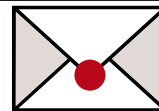
Paradoxalement, ce n'est qu'à cet instant-là que j'ai vraiment compris le tract du mouvement sur le tremblement de terre en Haïti : « Notre vie appartient à un Autre ». Ceux qui ont vérifié le défi que Julián nous a lancé, le défi de ne pas gâcher cette grande occasion, se sont découverts capables de pardonner, d'embrasser, capables de tendresse et de fraternité. Vraiment, la maladie de Gianni nous a menés au vrai, elle a rendu toute chose plus vraie. Nous sommes revenus chez Julián après que Gianni s'est bien remis. Il nous a dit : « Mes enfants, cela s'est produit ! Cela s'est produit ! ». Maintenant, il faut faire les comptes avec ce fait. Dès lors, j'ai toujours à l'esprit la question que Jésus a posée à ses disciples : « Voulez-vous partir, vous aussi ? » (Jn 6, 67). Le défi continue.

**Jaio, Abbiategrosso
(Milan, Italie)**

HAÏTI ET MON PROFESSEUR

Cher père Carrón, j'aimerais te raconter ce qu'a signifié pour moi de répondre à la provocation du tremblement de terre en Haïti. Avec mes amis, nous avons décidé de placer une table dans la cantine de la faculté d'architecture pour arrêter les étudiants et les professeurs, lire avec eux le tract « Notre vie appartient à un Autre », parler de Fiammetta¹ et des amis d'AVSI et récolter des fonds en donnant une part de gâteau. Après les premières difficultés d'organisation, un « monde » extraordinaire de solidarité s'est mis en place. Mais je

reviens à ce qui m'est arrivé. Un de mes professeurs prend le tract et s'en va, manifestement pas intéressé. Je le rejoins au milieu des tables de la cantine, je lui offre une part de gâteau ; il me demande d'un ton ironique : « Le gâteau, ça va avec le tract ? ». Sa blague est le début d'une conversation pendant laquelle il commence à me donner les raisons de son attitude méfiante par rapport à ses mauvaises expériences dans le domaine religieux, et surtout son préjugé par rapport au mouvement. Il conclut : « Au fond, ce ne sont que des questions politiques ! ». Je lui réponds que je suis là tout simplement parce que mes amis m'ont aidée à aller au fond de toutes choses, pas seulement des études, cherchant toujours à exprimer un jugement. C'est alors que son intérêt s'éveille : il commence à me demander comment j'ai rencontré ces amis, ce qui a fait que je me suis attachée à eux, ce qui s'est passé pendant ces années d'université. Et de terminer : « Tu as sûrement fait une expérience très différente de la mienne, mais si je pars de la certitude avec laquelle tu parles de toi, je ne peux pas dire qu'elle n'est pas vraie ». Rempli d'une confiance inattendue, il commence à me confier le drame de sa fille, qui est malade. « Voilà, maintenant j'ai confiance en toi ! Comment puis-je avoir la même confiance dans l'AVSI ou dans les signataires de ce tract ? ». « C'est simple : je ne vous aurais jamais proposé un tel geste si je n'étais pas sûre de ce que j'ai raconté à propos de moi ». Nous le relisons ensemble. À la fin, il me dit : « Je suis très heureux de notre conversation. Tout ce qu'il y a d'écrit ici est vrai, sauf qu'à la place du nom Luigi Giussani



Écrire à : Rédaction de Traces - 15 avenue Franco-Russe - 75007 Paris - France

(il indique le tract) pour moi c'est celui de Lorena qui est écrit, parce que je ne peux pas ne pas être certain de ce que tu m'as dit ». Il se lève, sort de l'argent de son portefeuille, s'approche de notre table et dit : « Je n'ai jamais cru à Communism et Libération ni à toutes ces choses, mais je mets cet argent pour la confiance que j'ai en Lorena et pour la vérité de ce qu'elle m'a dit ». Je suis vraiment comme mon professeur : je vis de préjugés, sans regarder la vérité des choses, mais je suis toujours reprise par le visage familier, simple et « quotidien » du Mystère. La méthode du christianisme est toujours la même : un événement qui vient à ma rencontre à travers un visage humain.

Lorena, Reggio Calabria (Italie)

1. Fiammetta Cappellini, coopérante AVSI en Haïti depuis plusieurs années, se trouvait à Port-au-Prince avec sa famille lors du tremblement de terre ; elle s'est engagée avec toute l'équipe AVSI dans les secours et la reconstruction du pays (ndr).

CES CHANTS

SUR LA PLACE D'ESPAGNE

La classe de mon fils Carlo est belle et agitée : 16 ans, beaucoup de très bons élèves, un peu exaltés mais sympathiques. Certains enseignants les adorent, d'autres les détestent, de sorte que parfois ils sont « placés sous contrôle ». Au retour d'une excursion avec son école à Rome, mon fils me raconte que le premier soir ils se sont rendus Place d'Espagne et s'y sont arrêtés pour « observer la faune ». À un moment donné, quelques-uns de ses camarades ont remarqué un groupe de jeunes qui chantaient et se sont joints à eux. Carlo a reconnu les chants et les carnets, alors il est allé à leur rencontre : ils étaient d'une école de Bergame,

beaucoup étaient du mouvement. Dans la classe de Carlo il n'y a pas d'autres jeunes de GS, mais ils savent quelle vie il mène et sont restés chanter avec lui. Quand ils sont rentrés à l'hôtel, l'un de ses amis, Nico (un jeune vif et sympathique, le classique « type intéressant », qui a tout dans la vie, une famille non conventionnelle, athée) lui a dit : « Cet été je veux venir aux vacances avec vous. » Nico a été frappé par les chants et par la façon dont ces jeunes étaient ensemble. Mon fils lui a répondu : « Je te l'ai déjà dit. CL n'est pas juste un truc d'Église, c'est le lieu où je suis vraiment bien et où je suis heureux ». J'ai été vraiment émue. C'est impressionnant comment le Mystère se fait reconnaître et nous attire. Il faut que nous soyons aussi « pauvres » et loyaux que Nico. Il l'a reconnu dans un chant, il ne sait pas qui il est mais il veut partir en vacances avec Lui ; moi, je le vois présent dans ce que raconte Carlo. Un fait est un fait.

Cristina, Cuneo (Italie)

UN BAISER DANS LE MÉTRO

Très cher père Julián, lorsque j'étais au collège, pendant que nous mettions en scène *L'Annonce faite à Marie* de Paul Claudel, j'ai été conquise par cette phrase : « De quel prix [est] la vie sinon pour la donner ? »¹. C'est alors que j'ai décidé que ma vie allait être un don, parce que je ne pouvais pas être heureuse autrement. Dans les années suivantes, je ne me suis pas épargnée, dans tous les domaines : la famille, le travail, la société. J'ai cherché à me dépenser, à ne pas conserver jalousement ma vie comme un trésor, à l'offrir aux autres. Dernièrement,

cependant, je me suis rendu compte que cette offrande ne suffisait pas à me rendre heureuse. Ma famille particulièrement me demande énormément, ce qui suscite en moi une certaine rébellion. Ce matin j'ai accompagné ma fille adoptive, qui attend un enfant, pour une échographie. Pendant que nous regardions ensemble l'écran, je me suis rendu compte que nous étions toutes les deux émuees face à cette créature. Je me suis demandé : « Ai-je jamais regardé ma fille avec cette même émotion ? Oui, bien sûr que j'ai fait d'innombrables sacrifices pour elle, elle m'a fait désespérer et je ne l'ai jamais laissée dans le pétrin, mais... ai-je jamais été émue face à elle parce qu'elle était là ? Parce qu'elle tenait ses mains de telle façon, à cause de ses yeux, de son cœur qui battait ? Ma mère m'a regardée ainsi, et moi ? ». Le « don de soi, un point, c'est tout » ne suffit pas. Tout est dans cet adjectif : ému, don de soi ému². De sorte que, pendant que nous rentrions à la maison en métro, je l'ai regardée pleine de gratitude pour sa présence, d'admiration pour sa beauté (elle est très belle !), émue face aux peines qui l'attendent, et je l'ai embrassée : cela faisait longtemps que je ne l'avais plus fait. Je ne sais pas comment elle a vécu tout cela, mais moi, je me suis remise à respirer.

Lettre signée

1. Paul CLAUDEL, *L'Annonce faite à Marie* (Acte IV, Scène V), Gallimard, Paris, 1940, p. 198.
2. Cf. Luigi GIUSSANI, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris, 2008.



Plus grand que le péché

Devant le scandale des affaires de pédophilie qui font de l'Église la cible des médias, nous avons choisi de présenter ici l'éditorial de la revue italienne *Tracce*, suivi d'autres articles. Un dossier pour comprendre le rôle de l'Église et **DONNER VOIX À LA VÉRITÉ.**

I Y AURAIT BEAUCOUP À DIRE sur les événements qui ont conduit Benoît XVI à écrire sa *Lettre aux catholiques d'Irlande*. On pourrait parler des faits, des chiffres et des données qui – interprétés correctement – décrivent une

réalité beaucoup plus nuancée que celle qui est dépeinte dans la campagne acharnée des médias. Et aussi des contradictions de ceux qui, sur les mêmes journaux, dénoncent avec raison certains crimes, mais justifient quelques pages plus loin

tout et tout le monde, en particulier en matière de sexualité. On pourrait le faire et cela pourrait mieux faire comprendre la situation d'une Église dont on fait le procès, bien au-delà de ses erreurs. Sauf que le geste humble et courageux du pape a porté le débat sur un autre plan. Vers ce qui est le cœur du problème.

La blessure existe, c'est un fait. Et elle est très grave. De celles qui ont fait dire au Christ des mots enflammés – « Mais si quelqu'un doit

scandaliser l'un de ces petits qui croient en moi, il serait préférable pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être englouti en pleine mer ». Et les vicaires du Christ n'ont pas été moins clairs.

LE PÉCHÉ EXISTE

Il y a des immondices dans l'Église. Joseph Ratzinger l'avait dit lui-même à voix haute lors du chemin de croix de 2005, peu de temps avant de devenir pape. Il n'a jamais cessé de le répéter depuis, avec réalisme. Le péché existe et il est grave. Le mal existe ainsi que la souffrance abyssale qu'il provoque. Il faut faire tout ce qui est possible, avec dureté si nécessaire, pour écarter le mal et réparer la souffrance. Le pape le fait déjà et sa *Lettre* le répète avec force quand il demande aux coupables de répondre de leurs actes « devant Dieu tout-puissant et devant les tribunaux ».

Mais pour ces raisons justement, le cœur de la question, le point central oublié, est ailleurs. Malgré toutes les faiblesses et à l'intérieur même de l'humanité blessée de l'Église, y a-t-il ou non quelque chose de plus grand que le péché ? De radicalement plus grand que le péché ? Y a-t-il quelque chose qui peut faire exploser la mesure inexorable de notre mal ? Quelque chose qui, comme l'écrit le Saint-Père, « a le pouvoir de pardonner même le plus grave des péchés et de tirer un bien, même du plus terrible des maux » ?

« Voilà le point central : Dieu s'est ému de notre néant », rappelait don Giussani dans une phrase reprise par CL dans l'affiche de Pâques : « Et non seulement pour notre néant : Dieu s'est ému de notre trahison, de notre pauvreté grossière, oublieuse et traîtresse, de

notre mesquinerie. C'est une compassion, une pitié, une passion. Il a eu pitié de moi ».

C'est cela que l'Église apporte au monde et certainement pas grâce au mérite, à la bravoure et encore moins grâce à la cohérence morale de ses membres : l'émotion de Dieu pour notre mesquinerie. Quelque chose de plus grand que nos faiblesses. La seule chose infiniment plus grande que nos faiblesses. Si on ne part pas de là, on ne comprend rien. Tout délire, littéralement.

Il nous est arrivé à nous aussi – et cela arrive encore – de fuir cette émotion, de l'éviter. Parfois, dans l'Église elle-même, la foi est réduite à une éthique et la morale à un recours impossible aux lois, comme si le besoin de cette émotion était quelque chose dont il fallait avoir honte. Mais si on oublie le Christ, si on élimine la mesure totalement différente qu'Il introduit dans le monde en ce moment, à travers l'Église, on perd les critères pour comprendre et juger l'Église elle-même.

Il devient alors facile de confondre l'attention pour les victimes et le respect pour leur histoire avec un silence complice, de confondre la prudence à l'égard des coupables, réels ou supposés – accusés peut-être sur le fondement de rumeurs qui émergent après des décennies – avec la volonté de « camoufler » (chose qui s'est effectivement produite parfois). Il est alors inévitable de divaguer sur le célibat sans même effleurer la valeur réelle de la virginité. Et il devient impossible de comprendre pourquoi l'Église peut être à la fois dure et maternelle avec les prêtres coupables. Elle peut les punir avec sévérité et leur demander de purger leur peine et de réparer le mal commis (elle l'a déjà fait et pas depuis aujourd'hui

seulement ; et elle le fera toujours), mais sans rompre – si possible – le fil d'une relation parce que c'est la seule chose qui puisse les sauver. Elle peut demander à ses fils : « Soyez parfaits comme votre Père est parfait », pas pour exiger une impossible perfection, mais pour rappeler l'exigence de vivre la miséricorde avec laquelle Dieu nous embrasse – « Soyez miséricordieux comme votre Père dans les cieux est miséricordieux »).

L'AFFECTION DU CHRIST POUR NOTRE HUMANITÉ BLESSÉE

C'est pour cette raison justement que l'Église peut éduquer. Et c'est bien là, en vérité, la vraie question posée par ceux qui la mettent en accusation – « Vous voyez que les prêtres se trompent aussi, et de quelle manière ! Comment peut-on encore leur confier nos enfants ? » –, comme si sa capacité éducative dépendait entièrement de la cohérence de ses fils et non pas de Lui. Du Christ. De la Présence qui – au milieu de toutes les erreurs et horreurs commises – rend possible une étreinte comme celle du fils prodigue, représentée par Chagall sur l'affiche de Pâques. Là, au-dessus de la phrase de Giussani, on peut lire ces mots de Benoît XVI : « Se convertir au Christ a vraiment comme sens profond le fait de sortir de l'illusion d'être autosuffisant pour découvrir et accepter notre propre indigence, notre besoin de son pardon ».

La voilà, l'affection du Christ pour notre humanité blessée et indigente, au-delà du mal que nous pouvons commettre. Si l'Église – avec toutes ses limites – n'avait pas cela à offrir au monde et même aux victimes de ces actes barbares, nous serions perdus. Tous. Parce que le mal serait toujours présent. Mais le vaincre serait impossible. **T**



L'espérance d'une relation que l'on ne peut éliminer

PAR PAOLA BERGAMINI

De la faute des religieux à la polémique sur le célibat. Un phénomène dont les chiffres ont été amplifiés. Ainsi que son aspect pathologique. Le psychiatre EUGENIO BORGNA explique la portée des attaques contre l'Église. Les tentatives de réduire l'horizon qui donne un sens à l'homme. Lui qui n'est sauvé de son mal qu'en vivant dans la *caritas*.

« **J**E CROIS FERMEMENT dans le pouvoir de guérison de l'amour du Christ », écrit Benoît XVI dans la *Lettre aux catholiques d'Irlande*, le 19 mars, en réponse à la dénonciation des abus sexuels commis par des prêtres et des religieux sur des jeunes, et longtemps sous-évalués par une partie de la hiérarchie ecclésiastique irlandaise. Ce sont les paroles poignantes d'un père qui

est conscient que seul l'amour miséricordieux de l'unique Père peut redonner l'espérance et pardonner ce qui est humainement incompréhensible et impardonnable.

La nouvelle s'est répandue très rapidement et les faits ont été relatés dans tous les journaux, en France comme à l'étranger : il s'agit d'actes de pédophilie dont les responsables sont des religieux d'Irlande, d'Allemagne, et en premier lieu des États-

Unis. Des actes infâmes, condamnés avec fermeté par le pape, qui ont provoqué du côté des journalistes d'opinion et des intellectuels une levée de boucliers contre le célibat, les ordres religieux et, de façon plus radicale, contre l'Église. Église à propos de laquelle, toujours dans sa *Lettre*, le pape écrit en s'adressant aux jeunes : « Nous sommes tous scandalisés par les péchés et les échecs de certains membres de l'Église, notamment de ceux qui furent choisis de manière particulière pour guider et servir les jeunes. Mais c'est dans l'Église que vous trouverez Jésus Christ qui est le même hier, aujourd'hui et à jamais ». Au cours de ces derniers mois, il y en a beaucoup qui se sont sentis dans l'« obligation » de dire ce qu'est l'Église, comment elle en est arrivée là et ce qu'elle doit faire. En oubliant les milliers de religieux qui, chaque jour, aux quatre coins de monde, consacrent silencieusement leur vie à ceux qui sont dans le besoin, et seulement par amour du Christ et de l'Église. Encore une fois, avec toute la douleur pour ce qui est arrivé et en indiquant une route à suivre, le pape rappelle que c'est *seulement* là que le Christ est présent.

Quelques jours avant la parution de la *Lettre*, nous avons rencontré Eugenio Borgna, célèbre médecin-chef en psychiatrie de l'Hôpital Majeur de Novare (Italie) et auteur de différents essais. Notre échange est parti des faits dénoncés pour aborder le thème plus vaste de la présence de l'Église dans la société contemporaine.

La pédophilie est certainement l'un des crimes les plus horribles que l'on puisse commettre. Cela fait encore plus de bruit si ce sont des »

« VA ET NE PÈCHE PLUS »

L'incapacité à pardonner. La difficulté de la société à comprendre la lettre du pape. Et cette question : qu'aurait fait le Christ ?

PAR JOHN WATERS

L'un des aspects les plus étranges de la culture laïque est son incapacité à pardonner. Les journalistes demandent de manière obsessionnelle à Tiger Woods ce qu'il a à dire à ceux qu'il a offensés. On présume qu'il a causé du tort à plusieurs personnes. Mais qu'a fait Tiger Woods à sa femme et ses enfants ? Il n'a pas commis de délit, et ce qui a émergé à propos de son comportement ne devrait pas sembler si choquant à une culture qui célèbre depuis un demi-siècle la liberté personnelle absolue. On affirme que, du fait que son rôle le positionne comme un modèle de comportement, ses graves infidélités conjugales auraient causé des traumatismes graves spécifiés à ses fans et aux personnes consommant les produits des entreprises qui le sponsorisent. Sa seule possibilité d'expiation est d'accorder une série ininterrompue d'entretiens de plus en plus sordides à ceux qui l'accusent.

Je pensais au pardon dans le contexte de l'interminable débat concernant la série d'abus sexuels perpétrés par des prêtres catholiques et couverts par les autorités ecclésiastiques irlandaises. Il est difficile de parler de pardon pour ce genre de péchés qui, à la différence des actes illicites de Tiger Woods, figurent assurément parmi les plus honteux dans l'absolu.

Le Christ a été clair : Que celui qui parmi vous est sans péché lance la première pierre. C'est un bon point de départ pour chaque chrétien. Mais le débat en cours ne se déroule pas entre chrétiens, mais dans le cadre d'une société laïque où l'État et la sphère civile ont la suprématie. Les chrétiens

aussi, en offrant leur contribution à la société, doivent s'adapter à la logique du pouvoir civil ; et proposer un critère de jugement à partir de la logique du christianisme apparaît comme vouloir minimiser les crimes des coupables.

Voilà pourquoi il a été si difficile pour la société irlandaise d'accueillir la lettre pastorale du pape du mois dernier. Au sein du système de pensée chrétienne, tout ce que le pape dit est raisonnable. Mais en regardant avec le critère des grandes ouvertures laïques, le point important a été de savoir si le pape voulait remettre les responsables au jugement des autorités civiles ou bien s'il entendait punir directement ceux qui avaient commis le péché. Le pape n'a fait ni l'un ni l'autre, il a simplement demandé aux coupables d'assumer la responsabilité de leurs propres actions et de collaborer avec les autorités.

Si le Christ était ici à parler aujourd'hui à notre culture, serait-il en mesure d'encadrer dans une perspective tous les différents aspects de ces drames ? Saurait-il embrasser toute l'horreur évoquée par les abus sur les enfants et en même temps laisser visible l'humanité de ceux qui les ont perpétrés ? Pourrait-il faire cela sans équivoque, sans que cela n'apparaisse comme une diminution de la responsabilité à l'égard de la société tout entière et de la culture ?

Nous sentons qu'il aurait une réponse, et donc qu'une réponse existe. Nous ne savons pas ce qu'il dirait, mais à partir de la manière dont les Évangiles racontent son rapport avec les pécheurs nous pouvons deviner qu'il ne verrait pas les choses comme nous, chrétiens ou laïques sécularisés, nous avons tendance à le faire.

Alors voici la seule voie de sortie pour nous aujourd'hui : réfléchir sur ce qu'il nous dirait, pour ce que nous savons de Lui. Peut-être dirait-il simplement : « Va, et ne pêche plus ». **T**

» religieux qui l'ont commis. Quelle a été votre première réaction ?

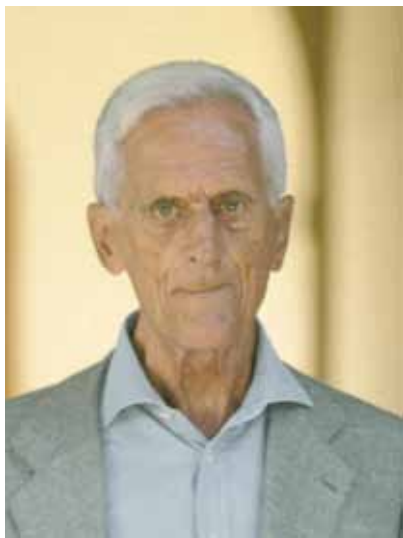
Avant tout, j'ai pensé que d'un point de vue numérique le phénomène était plus limité qu'il n'y semblait. Vu le retentissement qu'il a eu dans les médias, il est normal que l'on ait amplifié le fait lui-même, en ajoutant les témoignages improvisés d'abus supposés, nés dans le sillage de ce que j'appellerais des « illusions de la mémoire », une déformation de la mémoire. Nous parlons de faits qui remontent à plus de trente ans. Je ne veux pas dire pour autant que les comportements déviants n'existent pas.

Au contraire, ils existent et ne sont pas rares. Les prêtres qui ont commis un tel crime peuvent avoir été poussés par des phénomènes pathologiques, comme n'importe quel autre homme. Et l'Église les a condamnés avec sévérité. Dans ce contexte, les médias tendent à indiquer le sacerdoce comme l'une des causes de cette terrible expérience d'agression. Mais je ne crois pas du tout qu'il soit possible de relier ces deux expériences de vie : le célibat et l'apparition des faits.

Alors les prises de position sur le célibat et la pédophilie semblent être la preuve d'une hostilité évidente, d'une attaque contre l'Église ?

L'Église aujourd'hui est la seule institution qui défend des valeurs que

le monde repousse. Elle défend la vie jusqu'à son terme, elle se présente comme porteuse et témoin d'une contestation permanente de tout ce qui n'est pas fondé d'un point de vue éthique sur des valeurs, valeurs que d'autres, au contraire, refusent. Frapper l'Église signifie affaiblir ce



Eugenio Borgna, médecin-chef en psychiatrie de l'Hôpital Maggiore de Novare (Italie).

qui a toujours été et continue à être son extraordinaire et unique force de défense des valeurs absolues qui vont au-delà de la productivité de l'homme : la sauvegarde de la vie, le respect du moment de la mort.

L'Église est porteuse d'horizons de sens et de vie que ne peuvent partager ceux qui ont une conception positiviste de la vie car, pour eux, il n'y a pas de véritable

liberté, ils excluent la présence de cette dimension spirituelle qui fait partie de la vie et qui entre en conflit avec l'idéologie laïque. Surprendre l'Église en difficulté, impliquée dans des comportements horribles, leur offre l'occasion d'affirmer qu'elle n'est plus digne de foi, qu'elle ne peut être un guide pour la vie.

De plus, on remet en question sa capacité à éduquer. Les abus ont eu lieu dans des pensionnats...

Bien sûr. On interprète ces faits comme une preuve de l'incapacité de l'Église à éduquer, en frappant au cœur l'une des réalités importantes et indiscutables : l'Église vit l'enseignement avec une passion, une participation émotionnelle, une assistance, qui apparaît comme

plus intense, exclusive et totale. Pour l'Église, l'éducation est une prémisses qui permet à la foi, à l'espérance et à la charité d'être vécues concrètement, au sein du monde d'aujourd'hui.

Je ne pense pas seulement aux écoles, mais aussi aux aumôneries, aux œuvres caritatives. C'est la dimension évangélique de l'Église qui est niée.

On frappe au cœur la possibilité pour les jeunes générations de vivre un christianisme toujours actuel, vivant, palpitant. Redécouvrir l'actualité vertigineuse de l'Évangile est l'une des tâches que toute éducation devrait avoir, qu'elle soit catholique ou laïque. La passion de l'enseignement est l'une des lignes directrices de l'Évangile. Pensons à la phrase « Aime ton prochain comme toi-même » : c'est une révolution non seulement psychologique et humaine, mais aussi anthropologique et existentielle. Eh bien, elle est toujours d'actualité car elle tient compte des fragilités humaines et des grandes ressources psychologiques qui vivent en nous.

C'est le concept de *caritas*, souligné par Benoît XVI. L'amour de Dieu. Quand on nie cela, on devient prisonnier de l'individualisme qui sévit dans bien des milieux et qui refuse une Église qui indique des chemins de développement, de réflexion, de contemplation, au-delà de la réalisation immédiate de nos impulsions, y compris sexuelles, liées au plaisir immédiat.

Cet aspect de l'individualisme qui refuse la *caritas* est intéressant.

L'individualisme s'oppose à toute forme de solidarité, non seulement sur un plan sociologique,

LETTRÉ PASTORALE DU SAINT-PÈRE BENOÎT XVI AUX CATHOLIQUES D'IRLANDE (EXTRAITS)

Du Vatican, le 19 mars 2010, solennité de saint Joseph.

6. AUX VICTIMES D'ABUS ET À LEURS FAMILLES

Vous avez terriblement souffert et j'en suis profondément désolé. Je sais que rien ne peut effacer le mal que vous avez subi... Il est compréhensible que vous trouviez difficile de pardonner ou de vous réconcilier avec l'Église. En son nom, je vous exprime ouvertement la honte et le remords que nous éprouvons tous. Dans le même temps, je vous demande de ne pas perdre l'espérance. C'est dans la communion de l'Église que nous rencontrons la personne de Jésus Christ, lui-même victime de l'injustice et du péché. Comme vous, il porte encore les blessures de sa souffrance injuste. Il comprend la profondeur de votre peine et la persistance de son effet dans vos vies et dans vos relations avec les autres, y compris vos relations avec l'Église. Je sais que certains d'entre vous trouvent également difficile d'entrer dans une église après ce qui s'est passé. Toutefois, les blessures mêmes du Christ, transformées par ses souffrances rédemptrices, sont les instruments grâce auxquels le pouvoir du mal s'est brisé et nous renaissions à la vie et à l'espérance. Je crois fermement dans le pouvoir de guérison de son amour sacrificiel — également dans les situations les plus sombres et sans espérance — qui apporte la libération et la promesse d'un nouveau départ [...].

7. AUX PRÊTRES ET AUX RELIGIEUX QUI ONT ABUSÉ DES ENFANTS

[...] Le sacrifice rédempteur du Christ a le pouvoir de pardonner même le plus grave des péchés et de tirer le bien également du plus terrible des maux. [...] Reconnaissez ouvertement vos fautes, soumettez-vous aux exigences de la justice, mais ne désespérez pas de la miséricorde de Dieu [...].

9. AUX ENFANTS ET AUX JEUNES D'IRLANDE

[...] Nous sommes tous scandalisés par les péchés et les échecs de certains

membres de l'Église, en particulier de ceux qui furent choisis de manière particulière pour guider et servir les jeunes. Mais c'est dans l'Église que vous trouverez Jésus Christ qui est le même hier, aujourd'hui et à jamais (cf. *He* 13, 8). Il vous aime et c'est pour cela qu'il s'est offert lui-même sur la Croix. Recherchez une relation personnelle avec lui dans la communion de son Église, car il ne trahira jamais votre confiance ! Lui seul peut satisfaire vos attentes les plus profondes et donner à vos vies leur signification la plus pleine, en les orientant au service des autres. Gardez les yeux fixés sur Jésus et sur sa bonté et protégez dans votre cœur la flamme de la foi [...].

10. AUX PRÊTRES ET AUX RELIGIEUX D'IRLANDE

Nous souffrons tous à la suite des péchés de nos confrères qui ont trahi une consigne sacrée ou qui n'ont pas affronté de manière juste et responsable les accusations d'abus. Face à l'outrage et à l'indignation que cela a provoqué, non seulement parmi les laïcs mais également parmi vous et vos communautés religieuses, un grand nombre d'entre vous se sentent personnellement découragés et même abandonnés. En outre, je suis conscient qu'aux yeux de certains vous apparaissez coupables par association, et que vous êtes vus comme si vous étiez en quelque sorte responsables des méfaits d'autres personnes.

En ce temps de souffrance, je veux prendre acte du dévouement de votre vie de prêtres et de religieux et de vos apostolats, et je vous invite à réaffirmer votre foi au Christ, votre amour envers son Église et votre confiance dans la promesse de rédemption, de pardon et de renouveau intérieur de l'Évangile. De cette manière, vous démontrerez à tous que, là où le péché abonde, la grâce surabonde (cf. *Rm* 5, 20)...

mais aussi humain, celle qui implique le respect, l'admiration stupéfaite, la recherche nécessaire de toute forme d'aide vis-à-vis de ceux qui sont plus faibles et ont besoin d'être aidés, de ne pas être frappés par la logique de la productivité, qui est l'une des fausses logiques sur laquelle le monde se base pour avancer. Plus il y a de *caritas* en nous, plus nous devenons capables de comprendre ceux qui se trompent, qui vont mal. Et cela apporte l'espérance, la passion de l'espérance, qui n'est pas en nous : elle nous est donnée.

Dans quel sens ?

L'espérance, soit elle est chrétienne, soit elle se réduit à l'optimisme. Comme l'a écrit Benoît XVI dans son encyclique. L'espérance crée la relation: moi, j'espère pour toi. C'est l'épiphanie du nous, du prochain. Revenons au jugement du Christ: « Aime ton prochain comme toi-même ».

C'est le fondement de toute éthique ou bioéthique. Il y a des aspects de l'homme que l'on ne peut éliminer: le bonheur, l'infini, et même le sentiment de culpabilité font partie de la vie de tous les jours, mais ils sont piétinés par l'optimisme. L'espérance est une relation capable d'ouvrir, de dilater. L'optimisme dure un instant, l'espérance donne sens à l'action. L'espérance chrétienne permet de ne rien absolutiser, même le mal.

Approfondissement :

Lettre pastorale de Benoît XVI aux catholiques d'Irlande.

L'unique politique qui libère de la guerre

Tensions à l'extrême. La diplomatie dans l'impasse. Et le chemin vers la paix qui jamais autant qu'aujourd'hui semble bloqué. Les nouveaux signes du conflit arabo-israélien font craindre une troisième *Intifada*.

VINCENT NAGLE, missionnaire entre Israël et la Palestine, nous raconte comment on vit là où l'homme est prisonnier des schémas. Et d'où naît une joie qui est politiquement la chose la plus utile.

PAR ALESSANDRA STOPPA

EN SURFACE, les choses semblent claires. Les violences qui ont éclaté à la mi-mars dans les différents quartiers de Jérusalem-Est sont la tentative de mouvements islamiques, à commencer par le Hamas, d'allumer la mèche des tensions, après l'annonce de nouvelles installations israéliennes dans la zone orientale de la ville sainte. Ceux qui vivent là ont vu la vieille ville de Jérusalem assiégée par



des milliers de militaires, et les points de transit avec la Cisjordanie fermés durant plusieurs jours.

Les batailles à coups de pierres des palestiniens ainsi que les affrontements avec les forces de sécurité israéliennes, ont été suivis du tir depuis Gaza d'une roquette Qassam sur un kibboutz dans le sud d'Israël. Celle-ci ne provient pas du Hamas. Ce serait plutôt le signal que des groupes d'Al-Qaida ont pris racine dans la bande

de Gaza, qui considèrent le Hamas trop mou et qui sont prêts à profiter de la situation de crise.

Alors que la diplomatie internationale cherchait à rouvrir les négociations, avec les visites du vice-président américain, Joe Biden, et du ministre des Affaires étrangères de l'UE, Catherine Ashton, de plusieurs endroits on a incité à une résistance violente : le cheikh Kamal Khatib, à la tête du Mouvement islamique en Israël, a proclamé la journée de la colère, réagissant à l'hypothétique construction d'une synagogue qui dominerait l'esplanade des Mosquées. Ce projet ainsi que les mille six cent nouveaux logements annoncés par le premier ministre Benjamin Netanyahu ne sont pas le seul motif du retour au désordre. L'État d'Israël a aussi publié un annuaire des sites d'intérêt national, dont la tombe de Rachel à Bethléem et le tombeau des Patriarches à Hébron, lieux saints pour les musulmans.

« Mais les gens ne veulent pas le retour au chaos. Les gens savent que la troisième *Intifada* ne mènerait à rien ». Le père Vincent n'a pas de voiture, mais deux à trois fois par semaine, il doit se rendre en Cisjordanie, il vit dans la vieille ville et en fin de semaine il va à Ramallah. Il parle beaucoup avec les chauffeurs de taxi, et il se mélange à tout le monde. « Les gens communs ne voient aucun avantage à la résistance violente. Ceux qui sont influencés, le sont parce qu'ils sont sous la coupe de chefs radicaux. À tel point qu'à "l'appel" explicite des leaders, la réponse a été inférieure, Dieu merci, à leurs attentes. De toutes parts ils incitent, mais peu sont enclins à les suivre.

TOUT EST POLITISÉ

Mais au-delà du nombre, ceux qui sont descendus dans la rue avec des pierres étaient tous des jeunes. « Ce fait a une seule raison, qui est le plus grave, et le vrai problème de ces lieux : ici tout est politisé ». Le père Vincent Nagle est missionnaire de la Fraternité sacerdotale Saint-Charles-Borromée. Il travaille pour le Patriarche latin de Jérusalem, Mgr Fouad Twal, et il a été curé à Naplouse, bastion de l'*Intifada*. Quand il est arrivé en Terre Sainte, il a vécu pendant un an dans une famille arabe où il voyait les enfants âgés de neuf et douze ans, passer tout leur temps libre à regarder sur internet les sites politiques, à parcourir les listes des palestiniens tués. « Les arabes commencent à militer dans les mouvements dès leur plus jeune âge, déjà à treize ou quatorze ans. La plupart n'ont pas d'instruction, pas d'éducation forte : faibles à cause de cela et de la peur que la voix de leur peuple se perde, ils se laissent manipuler par les chefs politiques et religieux ».

Au quotidien, la pression israélienne s'est durcie. Surtout sur les jeunes garçons arabes. Le père Vincent

nous raconte : « Il y a quelques jours, j'étais dans un bus venant de Jérusalem qui allait Bethléem. À quelques centaines de mètres des remparts de la vieille ville, des militaires israéliens ont fait arrêter le bus ». Ils en ont fait descendre les jeunes palestiniens. Le père Vincent regardait d'en haut, à travers la glace. Au bout de quelques minutes, le contrôle s'est transformé en affrontement. Un militaire a commencé à crier sur un jeune qui l'avait provoqué, en lui frappant la poitrine avec la main. Les autres se sont alors joints à lui, l'ont battu et lui ont passé les menottes. « Les provocations sont très vives des deux côtés. L'autre ne doit pas exister ». Comme c'est le cas sur les cartes géographiques où l'État israélien ou la Cisjordanie n'existent pas pour la partie opposée. « C'est cette mentalité que l'on respire. Et Israël continue de donner des signes qu'il n'a absolument pas l'intention de normaliser les relations ». Ces positions éloignent le processus de paix et la solution sur la base de deux peuples, deux États, qui passe aussi par la restitution par Israël des hauteurs du Golan à la Syrie.

Vivre immergé chaque jour dans cette situation a souvent fait penser au père Vincent qu'il est impossible pour l'homme de croire qu'il y a quelque chose qui vient avant la politique. Maintenant il en est certain. « Humainement il est impossible de penser que le jugement n'est pas politique, et vivre en conséquence. Si cela n'arrive pas, c'est que c'est impossible ». Il ne parle pas d'une autre pensée, ou d'une autre position à avoir dans la vie quotidienne, brisée par le conflit arabo-israélien. Il parle de la messe dans la basilique de Bethléem avec le pape Benoît XVI. Ils étaient sept ou huit mille. « Une joie que l'on ne pouvait pas imaginer a éclaté. C'est cela la renaissance. La joie et la liberté, qui ont jailli à

ce moment-là, sont l'intuition de l'homme face à quelque chose qui lui donne vie ».

FAIRE MÉMOIRE D'UNE VISITE

Durant les jours des tensions récentes, il s'est retrouvé avec ses amis pour travailler sur l'école de communauté. « Sans le décider, pendant tout ce temps, nous avons fait mémoire de ce jour. Parce que, dans ce moment-là, nous nous sommes sentis regardés, compris et libérés. Et cela est aujourd'hui une découverte qu'il faut continuer de demander ». Par exemple, maintenant ils travaillent sur la charité (*Peut-on vivre ainsi ?...*) : « Nous nous aidons à voir que le problème n'est pas *comment* le jugement de foi change la vie, comment je dois faire, mais *qu'est-ce que c'est* ce jugement. Pour nous c'est retourner à ce moment où nous étions avec le pape. Le sourire et la liberté inattendus ». Parce qu'alors, ils avaient écarté toutes les préoccupations politiques à l'intérieur même de la communauté chrétienne et catholique, contrairement à "l'opportunité" de cette visite.

Aujourd'hui le père Vincent vit et profite des gestes de gratuité, même les plus petits, qui ponctuent la vie quotidienne, de tant de parties diverses. Ils font vivre une autre qualité de vie. « Ils sont un signe très puissant : ils anéantissent tous les bilans. Parce qu'ils nous remettent en rapport avec le Créateur, qui nous a donné son pardon et qui nous a enlevé ce poids ». Puis il s'arrête : « Ici c'est tellement clair. La joie et la liberté, ce n'est pas l'homme qui se les donne ». Et pourtant ce sont les seules choses qui ne l'enferment pas dans des schémas, dans lesquels il perd sa vie. Tout peut être manipulé, politiquement, toutes les émotions se manipulent, surtout la peur. La joie non. « Politiquement, la chose la plus utile c'est la joie ». **T**

En sa présence

Le silence, la liturgie, le travail. Nous avons passé 24 heures au MONASTÈRE BÉNÉDICTIN né en 1971 aux portes de Milan. Là, depuis la mise de la bière en bouteilles au labour des champs, chaque geste a une valeur car « elle est en rapport avec le Christ ». Et cela contribue à engendrer un peuple. Même au Japon...

PAR FABRIZIO ROSSI

« **T**U VOIS CETTE FOURCHETTE ? Tu peux ne pas même t'en rendre compte. Ou bien t'émerveiller parce que quelqu'un l'a mise sur la table. Rien ne peut empêcher ton initiative : au monastère, ou en tout autre lieu, ce qui fait la différence c'est toi ». Voilà résumé en quelques mots le cœur même de ce lieu.

À la Cascinazza, un monastère bénédictin dans la campagne de Gudo Gambaredo, le repas du soir est à peine terminé. La barrière en fer qui sépare la ferme des prés, des champs et des canaux de la Bassa

milanaise est fermée. Avec le *Deo gratias* donné par le supérieur, les moines ont rompu le silence. Sur les 24 heures de la journée, la « récréation » est l'unique moment durant lequel ils peuvent parler librement. Et toute parole est précieuse, comme vient à peine de me le montrer Giorgio, milanais, l'un des premiers moines qui ont formé cette communauté il y a presque quarante ans. Aujourd'hui, ils sont quinze, y compris deux espagnols et un brésilien, atterris ici après avoir suivi des chemins très divers. À la fin de la journée, ils sont tous réunis dans la salle du chapitre en silence.

On s'attendrait à une certaine confusion. Au contraire, personne ne parle plus haut que l'autre. Tout en se racontant comment s'est passé le travail, on s'aide à juger certains faits ou encore on partage des intentions pour lesquelles prier. « Ce n'est pas un hasard, nous explique le père Sergio, le prieur, C'est dans les moments libres qu'émerge ce à quoi nous tenons vraiment. De toute façon, les discussions ne manquent pas... ». C'est comme en famille. Ensuite, à 20h40, il n'y a plus aucun argument qui tienne. Alors que le silence revient, un moine lit pour ses confrères deux petites pages d'un

texte de don Giussani (en cette période : *Qui e ora*, une compilation de dialogues avec les étudiants). Enfin, ils concluent la journée dans la chapelle par les complies et le chant de l'*Ave, Regina caelorum*, toutes lumières éteintes, devant l'icône de la Vierge.

La vie de ces hommes est comme un lever de soleil dans le monde parce que « c'est le moment où l'humanité commence à être elle-même », leur disait don Giussani, qui s'est toujours senti proche de l'expérience bénédictine. Dès le début, il a soutenu les vocations à la vie monastique qui commençaient à naître au sein du mouvement dans les années soixante. Comme celles de ces « giessini » (jeunes du mouvement Jeunesse étudiante, *ndt*) qui, après avoir passé un temps à Subiaco, l'un des monastères fondés par saint Benoît, ont été à l'origine de la Cascinazza. Ces hommes sont comme une semence en terre, destinée à devenir un grand arbre. Comme ces deux cèdres plantés dans la cour durant les premières années et qui maintenant dominent le monastère. Face à l'aile centrale de la ferme avec, d'un côté, la chapelle et, de l'autre, les hangars des tracteurs. *Ora et labora*. Prière et travail.

Face à l'entrée, sous une petite colonnade, se trouve une planchette. On y trouve les horaires. Ils se répètent chaque jour. Réveil à 5h. À 5h15, l'Office divin dans la chapelle. Le petit déjeuner. Les laudes et le chapitre à 6h50. La messe à 8h30. Ensuite, les travaux. L'Angélus à midi, suivi de l'heure de sexte. Le déjeuner. À 15h, l'heure de none. Ensuite, l'étude. Travail. De nouveau l'Angélus. Les vêpres à 19h. Puis le dîner, la récréation, et les complies à 20h40... Une routine ? « Le problème n'est pas de faire continuellement une

chose différente », nous dit Rafael, espagnol, qui depuis une douzaine d'années se consacre au potager, au verger et désormais également aux abeilles du monastère. « C'est comme entre deux époux : il y a une nouveauté si la fascination du jour où ils se sont connus se répète ».

ENTRE LE MALT ET LES VANNES

C'est la nouveauté que les moines sont en train d'expérimenter, par exemple, maintenant qu'ils ont commencé à produire de la bière dans l'ancienne étable remise en état et équipée d'une installation adaptée pour eux. C'est le résultat d'une recherche qui a duré plusieurs années. Depuis qu'ils se sont rendu compte que ce qu'ils cultivaient ne suffisait plus pour leur subsistance, ils ont essayé de nombreux travaux différents, et ils sont même arrivés à souder des microprocesseurs pour une usine. « Jusqu'au moment où un ami nous a fait une proposition : "Pourquoi n'essayez-vous pas de produire de la bière ?" », nous raconte Fabrizio, 41 ans, architecte, de la ville d'Alessandria. « C'est un travail qui nous permettrait de conserver nos propres rythmes tout en continuant une tradition qui doit justement beaucoup aux moines ».

C'est ainsi que Fabrizio et Marco, un économiste arrivé de Côme il y a 20 ans, sont partis en 2005 pour apprendre la fabrication de la bière dans une abbaye des Flandres. Et après différents essais (« Quand tu penses que nous avons commencé dans la cuisine avec une casserole »), ils sont arrivés à l'"Amber", la première bière monastique italienne, à laquelle est venue s'ajouter la version brune "Bruin". « Mais la vraie nouveauté est ce qui est en train d'arriver entre nous ». Dans la brasserie, avec Fabrizio et Marco travaillent également Quique, arrivé

en 2000 de Madrid où il était prêtre diocésain, et Pietro, entré il y a un peu plus d'un an, tout frais diplômé en médecine. On a ainsi un architecte, un médecin, un théologien et un économiste. « Chacun est différent de l'autre. Mais c'est vraiment le travail qui nous fait grandir dans une communion. Sergio nous a fait une proposition : "Trouvez-vous une minute par semaine et demandez-vous pourquoi vous êtes ensemble". Et c'est une découverte continue ». Ce n'est pas pour autant que la fatigue n'existe pas : « Pense à celui qui nettoie les toilettes », raconte Quique, qui a fait ses six premières années armé de gants et de serpillières : « Ce n'est pas ce que tu aurais choisi... Mais, comme Sergio me l'a dit un jour, dans l'obéissance tout te correspond même si rien ne te correspond ». Certes, il a fallu du temps pour le comprendre : « C'est comme lorsque l'on m'a demandé de faire la bière. Je m'y suis opposé durant un an : "J'ai étudié la philosophie et la théologie : qu'est-ce que j'ai à voir avec le malt et les vannes ?" Ce qui est fondamental cependant, n'est pas de ne pas se rebeller mais de céder à un rapport avec ce "Tu" : désormais, je vois que demeurer face à un autre me correspond ».

FACE À UN AUTRE

En toute circonstance. Il me vient alors à l'esprit le psaume, chanté quelques heures auparavant, avant que le monde ne s'éveille : « En ta présence je crie jour et nuit... ». Ou encore la messe, célébrée aujourd'hui par le père Claudio, arrivé de Varèse il y a 35 ans et qui a la charge de suivre les novices. Durant cette messe, les moines, chacun à leur tour, ont apporté les intentions que parents et amis leur ont confiées : « Pour les études de Silvia », « Pour les chômeurs », « Pour »

» le voyage de Paolo et Pino à Novossibirsk », « Pour que Ton visage illumine ceux qui sont désespérés »...

Entre ces murs, où les nouvelles entrent seulement si elles sont apportées par quelqu'un, on est surpris de trouver une telle attention, on dirait presque en temps réel, pour tout ce qui arrive dans le monde. Et cela même si le facteur ne livre pas *L'Osservatore Romano* ou *l'Avvenire* quand il le devrait. « Nous sommes ici pour porter le cri de tout homme au Christ », nous explique le père Sergio. Il travaillait durant les années 70 pour les chemins de fer et, tout en pensant répondre à sa vive demande de sens et de justice, il s'était jeté dans la politique en tant que syndicaliste. « Ce qui importe c'est d'être sérieux avec sa propre demande, sinon on peut regarder n'importe quel journal télévisé et rester indifférent. C'est ce que j'ai dit ce matin aux moines durant le chapitre, en lisant une lettre de saint Bernard : on ne peut s'occuper des

autres si on s'oublie soi-même ». C'est de là que vient la valeur du silence : « Nous aider à reconnaître Quelqu'un présent. C'est bien autre chose qu'une mortification. En fait, c'est ce que tu fais devant quelque chose de beau : tu restes sans parole. Pense un peu si don Giussani était à l'étage au-dessus : on n'entendrait pas même l'aspirateur, nous serions tous attentifs à sa présence ».

« SOIT QUE VOUS MANGIEZ... »

Nous sommes interrompus par la cloche du déjeuner. Rien que pour la prière elle sonne déjà sept fois par jour. Elle rappelle à tous une seule chose : « C'est le Mystère qui appelle. Peut-être étais-tu dans ta cellule en train de méditer un texte merveilleux, et cependant tu es provoqué à regarder quelque chose d'encore plus grand ». Pour se rendre au réfectoire, on passe devant une peinture de Letizia Fornasieri : deux tournesols sur une table.

Comme une offrande sur l'autel : « Nous sommes ici pour cela. Et ces tournesols nous rappellent que même le fait de manger est une liturgie ». En effet, quand tous ont rejoint la grande table en fer à cheval, le prieur, au centre, bénit le repas. Au menu aujourd'hui, des pâtes sauce tomate et un gratin de pommes de terre et noix : c'est l'œuvre de Pippo, architecte, arrivé en 1985. Alors

que les moines se passent les plats en silence, l'un d'entre eux, à tour de rôle, lit pour tous un passage de la Bible ou de la Règle, plus d'autres textes à méditer (aujourd'hui, c'est le tour du père Claudio qui lit des articles du dernier numéro de *Traces*). Car tout est pour la gloire de Dieu : que vous mangiez, que vous buviez...

Même prendre un café. Saint Benoît ne l'avait pas prévu, mais cela aussi fait partie de son « accueillez les hôtes comme le Christ ». Le prieur nous l'offre après le repas. Pendant ce temps, il nous raconte l'histoire de ce lieu. L'histoire de ces deux « giessini » qui, en 1968, sont entrés au monastère de Subiaco (Giorgio, l'un des deux jeunes, l'appelle, cette histoire, « notre contestation »).

Ou encore l'histoire de ceux qui, en 1970, n'y furent pas admis. Il nous raconte l'estime que le père abbé-président de la congrégation de Subiaco, le père Gabriel Brasò, avait pour l'expérience de ces jeunes et pour don Giussani. Et encore de cette ferme au sud de Milan, découverte par cet ami commun Paolo Mangini, qui pourrait accueillir le monastère, surgi comme par miracle de la rencontre entre tous ces facteurs et la proposition d'une nouvelle communauté. Cette proposition était venue du père Bernardo Cignitti, abbé de Savone qui, sur les traces du concile et des exhortations de Paul VI, avait profondément à cœur la renaissance de l'expérience bénédictine. « Vraiment Dieu écrit droit même sur des lignes courbes », commente Bruno, l'un des jeunes qui n'avait pas été admis à Subiaco. Il y a quarante ans, il reliait des livres pour la Garzanti (maison d'édition italienne, *ndt*) ;

« Nous sommes ici pour porter le cri de tout homme au Christ. »



La récitation de l'Angélus pendant le travail.



désormais, il fait la même chose à la Cascinazza. Ainsi, le 29 juin 1971 (fête des saints Pierre et Paul, à qui est dédié le monastère), huit moines participèrent à la messe d'inauguration de la Cascinazza. Dans l'homélie le père abbé Cignitti a dit : « J'offre ma vie comme engrais pour cette communauté ». En septembre, il est mort d'une tumeur.

« Pour nous, le rapport avec don Giussani a été fondamental, surtout durant ces premières années », rappelle le père Sergio. « Il nous a toujours répété qu'au centre de l'expérience monastique, il n'y a pas de pratique particulière mais le baptême : si le Christ est tout pour moi, Il l'est pour tout le monde ». Durant les années 1980, le rapport avec le cardinal de Milan Carlo Maria Martini a également été décisif :

il a reconnu la communauté et l'a érigée en prieuré *sui iuris* de droit diocésain en 1990.

L'OMBRE DE LA LUNE

Mais avec le temps, une myriade d'autres rapports se sont ajoutés, avec des personnes auxquelles tu ne penserais même pas. Par exemple, un petit groupe de moines bouddhistes du mont Koya au Japon vient les trouver chaque année. Ou encore cette amitié avec le peintre américain William Congdon. Aux murs sont accrochées deux de ses peintures de la Cascinazza *by night* : « Le monastère représente le moi. La lune représente le Mystère présent qui l'illumine. Et elle projette une ombre dans la cour car de ce rapport naît un peuple ». Après une longue recherche, Bill, comme tous l'appellent familièrement,

aboutit à la foi en 1959 et il a vécu les vingt dernières années de sa vie dans une dépendance du monastère. « Il était comme l'un d'entre nous. Un homme blessé, face au Mystère ». Un homme blessé, mais en rapport avec ce "Tu". Ou plutôt, justement parce qu'il était en rapport avec ce "Tu". « Quand tu tombes amoureux, tu es inquiet jusqu'au moment où tu revois cette femme, explique Rafael. Tu en ressens le manque, justement parce qu'elle est là. Elle fait partie de toi. C'est pourquoi ici nous faisons l'expérience de la nostalgie : nous sommes blessés parce que Lui est là ».

L'heure a sonné. Il est temps de retourner au travail. Alors que je repasse devant les deux tournesols, un seul bruit rompt le silence : des couverts. Dans le réfectoire, il y a quelqu'un qui dresse les tables. **T**



Mis en mouvement par un ami

PAR DAVIDE PERILLO

Une explosion de vie, d'histoires et de questions. Ils sont venus à São Paulo par centaines, du centre et du sud de l'Amérique. Chacun était là pour lui-même. Vous trouvez là, pendant trois jours, des visages et des mots qui s'échangent. Ils sont le fruit d'une révolution en marche : **LE SOULÈVEMENT D'UNE AMITIÉ qui secoue le continent. Parce qu'elle fait découvrir (ou redécouvrir) « un fait sans précédent ».**

CHIARA LUBICH est là, souriante sur l'énorme photo accrochée au mur du salon. Le regard aigu de quelqu'un qui en a vu dans la vie. Mais qui sait si elle aurait pu imaginer qu'un jour, chez elle, il y aurait eu un tel spectacle. 280 amis venant de toute l'Amérique latine,

ici à Mariápolis, à 70 kilomètres de São Paulo. C'est un centre d'accueil des Focolari. Pendant trois jours, ce sera le siège de l'Aral, l'Assemblée des responsables du continent, de CL. Le thème abordé ? Il campe sur une banderole où le portugais marque un point dans le défi linguistique avec l'espagnol, qui durera

tout au long de cette rencontre. « *O que deveria vibrar em nossas olhos todos os dias* ». Et ce qui brille dans les yeux ces jours-ci se voit tout de suite. Il suffit d'un regard vers le groupe qui s'est formé au fond autour de Marcos, Cleuza, Bracco, père Aldo, Julián de la Morena... En un mot, une amitié.

COCOTIER ET VIRAGES

C'est pour cela que ça valait la peine de venir d'Italie jusqu'ici. Vingt heures de voyage, y compris une halte à l'aéroport faite d'embrassades et de saluts, parce que les amis débarquent par groupes au rythme des annonces des arrivées sur les tableaux d'affichage : Lima, Asunción, Buenos Aires... 17 pays au total. Tremblement de terre ou pas, ils arriveront même du Chili. D'abord les autobus grimpent les collines autour du Rodoanel, dans un paysage entre tropiques et Massif Central : des bois très denses, l'argile rouge feu, des cocotiers et des virages en épingle à cheveux. On nous arrête devant un lac et on nous explique que c'est « un de ceux qui donnent l'eau potable à la ville ».

Canot. Traversée et débarquement dans un complexe en pleine verdure. C'est le lieu de la première rencontre. Une sorte d'échantillon des travaux. Tout le monde n'est pas encore là, mais le départ est fort, tout comme l'embrassade que nous réservent Marcos et Cleuza, que l'on n'avait pas vus depuis des mois. Ou comme la provocation par laquelle Julián Carrón, le guide du mouvement, ouvre le premier tour des interventions : « La dernière chose à laquelle je m'attendais, c'est cette explosion de vie. Mais cela pose une question : la proposition que nous faisons est-elle pertinente ou pas à la condition que nous vivons ? Nous devrions travailler sur cela ».

Le cœur tressaille en écoutant le père Aldo Trento, quand il raconte la découverte du mois dernier : « Ça a été le passage d'une adhésion au Christ comme idée à un

« La dernière chose à laquelle je m'attendais, c'est cette explosion de vie ».

oui au Christ comme événement présent. D'un Christ de la patience au Christ ressuscité ». Avec comme conséquence immédiate : « Nous, ici, nous avons toujours été tentés de voir ce qui était juste chez don Giussani pour l'appliquer à la réalité latino-américaine. On revenait de la Thuile et des assemblées de responsables, riches de points à mettre en pratique ici. Mais c'était une forme de nationalisme interne, avec des frontières bien fermées. L'unique chose qui pouvait les ouvrir était sa personne.

La méthode est l'Incarnation : un visage et une amitié ». Ce ne sont pas des objections à l'histoire passée. C'est une stupeur pour une nouveauté qui grandit.

REDISTRIBUER LES CARTES

Pour le déjeuner, l'archevêque de São Paulo, le cardinal Odilo Scherer nous a rejoints. Fête et gâteau pour Cleuza dont c'est l'anniversaire. Et

le salut de son Éminence, amical et paternel en parlant du christianisme « non comme une doctrine, mais pour ce que c'est : un rapport personnel avec le Christ ». Voilà, un lien avec le Christ et avec celui qui Le regarde, avec toi. Nous quittons cet endroit pour nous embarquer à nouveau vers Mariápolis, et nous nous sommes fait une idée : la clé pour comprendre le mouvement qui est en train de secouer l'Amérique latine est vraiment celle-là : la naissance d'une amitié.

Où que l'on demande, on te l'explique ainsi. Il y a une phrase lancée par Carrón durant une conférence par *skype* : « Je suis curieux de voir ce qui naît de votre amitié ». Et il y a ceux qui, de l'autre côté de l'océan, prennent la question au sérieux, comme d'habitude : les Zerbini et leurs amis brésiliens. Qui sont aussi touchés par un autre conseil : « Restez avec le père Aldo ».

De là naît une fraternité vraie. Un va-et-vient continu entre São Paulo et le Paraguay. Et une trame de rapports que peu à peu ce groupe >>>



» d'amis commence à tisser à travers ce continent, invité par la curiosité des diverses communautés : le Mexique, l'Argentine, le Pérou. « Une attractivité contagieuse », dit Julián de la Morena, nouveau responsable du mouvement dans cette zone. Quelque chose qui fait naître partout le désir d'en être, de ne pas perdre une telle vie.

C'est cela qui redistribue les cartes, même dans des endroits où le mouvement existe depuis des décennies. Les schémas sautent. Certaines vieilles portes aussi. Et il arrive de voir des faits comme les vacances de Foz do Iguazu, avec 900 personnes de pays différents qui savourent le goût nouveau d'affronter tout, en partant de là : d'une amitié, et de soi-même.

Exactement comme le fait Julián Carrón en introduisant l'Assemblée : « Le mouvement est la personne, non une association. Qu'est-ce que cela veut dire : y être avec toute notre personne ? Que nous tenons compte de notre urgence, du cri que nous sommes. Nous sommes là, chacun pour nous-mêmes, parce que c'est l'unique moyen pour aider les autres. Parce qu'une grâce donnée à l'un est donnée à tous ».

LE FONCTIONNAIRE ET LES VISAGES JOYEUX

Ce que tout cela signifie, tu le comprends immédiatement, le soir, devant les témoignages. De la Morena les introduit ainsi : « Le tremblement de terre a montré que tout est fragile. Voyons si notre histoire est solide, si elle s'appuie sur une certitude ». Cleuza raconte les voyages des derniers mois : l'Argentine, le Mexique, le Paraguay. La découverte que « suivre c'est suivre une personne, un visage, pas une idée ». De retour d'une visite au père Aldo et



à ses malades en phase terminale, sa réponse à qui lui demandait : « Voulez-vous ouvrir un hôpital de ce genre ici aussi ? », fut : « Non, nous voulons apprendre le même regard qu'Aldo ».

C'est justement Aldo qui intervient après pour raconter « le goût de découvrir ton moi, non comme obstacle, mais comme chemin. Le mouvement est un "tu" touché devant le Christ ».

Puis Rosetta Brambilla, au Brésil depuis presque un demi-siècle, raconte ces derniers mois comme « un recommencement du début, avec la vision d'un avenir : c'est la possibilité de rester toujours jeune ».

Peu avant, à table, le père Vando, originaire de la région des Marches et transplanté dans cette zone en 1974, avait utilisé plus ou moins les mêmes mots : « Pour moi, c'est la deuxième fois que je vois le mouvement renaître. La première fois, ce fut après 1976, quand don Giussani a repris tout en main. Quand je suis parti, il m'avait dit : "Va là-bas, pour aider l'Église locale, les mouvements

de là-bas, non pour faire CL." Eh bien maintenant avec les Zerbini, c'est exactement cela qui se passe... ».

Samedi matin. Le petit-déjeuner est un carrefour de visages et d'histoires. On retrouve de vieux amis comme Paolo, qui est aujourd'hui à Lima où il travaille à l'université et l'on en découvre de nouveaux : Ale-

Un spectacle d'unité. Mais l'impression nette, très nette, est que chacun est là pour lui-même.

jandra, Marisa, Katharina... Tu regardes les visages heureux de certains prêtres en mission depuis des années ou sur le point de partir. Tu assistes à des dialogues poly-

glottes et multicolores. Un spectacle d'unité. Mais l'impression nette, très nette, est que chacun est là pour lui-même.

Puis on se retrouve dans l'amphi pour l'Assemblée, qui ne part pas de zéro mais d'un travail. « Nous avons demandé à chacun une contribution personnelle, indique de la Morena, plus de cent mails nous sont parvenus. Et la plupart tournent autour de trois thèmes. Un : la référence à l'humain, au moi. Notre humanité n'est pas un obstacle, mais la difficulté réside dans le

fait de le reconnaître. Deux : la grâce de l'amitié née entre Cleuza, Marcos, père Aldo... Et l'impact même public que cela a eu.

Je pense à la rencontre qu'ils ont faite à Mexico, où après 70 ans, il a été possible de parler du Christ à l'université. Ou à l'Argentine, où un fonctionnaire de l'université nationale de la Plata, une des plus intransigeantes idéologiquement, a dit aux Zerbini : "Comme ce serait beau de passer une journée avec vous". Il n'a pas dit : Confrontons-nous. Il a compris qu'il s'agissait d'autre chose... Puis le troisième fait retentissant : les vacances d'Iguaçu. Elles ont été l'apothéose de cette amitié. Et cela suscite des questions. D'où naît cette sorte d'ultime résistance face à des faits qui changent la vie ? Et les difficultés du jugement ? ».

Les interventions commencent, avec la richesse qu'elles portent en elles, parce que – Carrón le rappelle – « depuis que le Verbe s'est fait chair, Il n'a pas d'autre moyen de se communiquer que par le témoignage ». Premier argument ? Il faut juste le dire : l'amitié.

Le père Vando raconte le début d'une unité nouvelle avec les prêtres qui sont à ses côtés et d'un problème face auquel il semblait que cette unité ne servait à rien. Puis, lors d'un échange, Marcos lui dit : « Rappelle-toi que l'amitié entre vous est plus importante que de résoudre ce problème ». Et Carrón rajoute : « Nous devons comprendre si cette amitié répond mieux aux nécessités que nous avons. L'amitié non comme quelque chose de sentimental mais comme le fait de marcher unis vers le destin. C'est un jugement ».

Et les problèmes ? Et le malaise quand les choses ne tournent pas rond ? « Heureusement que ça existe. C'est l'ultime ressource pour nous rendre compte qu'Il nous manque. Le problème n'est pas notre humanité : elle fonctionne à merveille. Et ce n'est pas un problème moral. La moralité c'est seulement être loyal envers ce besoin ».

Et alors, peu à peu, la vraie question se clarifie : Est-il possible

de naître à nouveau ? Apprendre à nouveau ce que nous pensons savoir ? C'est cela le défi de l'Église : un moi dont le caractère et la mentalité sont déjà constitués peut être changé, jusqu'au fond dans son noyau dur. Car s'il n'en est pas ainsi, le christianisme reste quelque chose d'extérieur. Un ornement

comme un sombrero mis sur la tête d'un moi déjà fait ».

De là surgit une rafale d'interventions. Sur la découverte que « la foi ne

naît pas d'un discours, mais du fait d'être ému ». Ou sur la fatigue de certains moments, où, comme le raconte Carolina, on se retrouve et « on parle de tout, mais pas de la foi ».

« Ne pas partir des autres et de ce qui manque » réplique Carrón : « Ton inquiétude est un don. Mais si toi, tu ne bouges pas, ne t'attends pas à ce que la compagnie change ». Laura, du Mexique, raconte la stupeur d'un groupe d'intellectuels face à un témoignage sur la subsidiarité. Carrón : « C'est le défi de l'expérience. Parce qu'elle dit la valeur métaphysique du fait, d'un exemple. Un simple fait possède une puissance. Il répond aux questions et aux difficultés bien mieux que mille mots. Et le mouvement est rempli de tels faits ».

Et sur le milieu ? « Le problème est de savoir si nous avons ou pas une position originale, capable de défier les uns et les autres. Ce n'est pas les uns contre les autres ».

SANS SE CONTENTER

Marcos raconte le reportage d'*Época*, grande revue brésilienne, fait par un envoyé spécial au sein des »

Apprendre à nouveau ce que nous pensons savoir ? C'est cela le défi de l'Église.



» Sem Terra. « Ce fait m'a incité à être plus attentif à la vie de l'Association. Si un journal aussi important met à disposition pendant six mois une personne pour enquêter sur nous, quel poids a notre compagnie ?

Aujourd'hui je connais mieux mes ennemis. Mais je comprends mieux que toutes les circonstances sont essentielles à ma vocation. Et je comprends ce que voulait dire Carrón quand il avait demandé à certains amis qui font de la politique : « Mais pourquoi voulez-vous vous contenter des miettes du pouvoir ? ».

Après le déjeuner, il y a les groupes de travail : sur la politique, sur les œuvres. Et puis l'éducation, l'exposition sur le bicentenaire de

l'indépendance... Au milieu, les tee-shirts bleus du secrétariat. Beaucoup sont des jeunes du CLU, des brésiliens et des argentins. L'unité se voit là aussi. Des personnes qui fleurissent ou qui reflouissent.

L'UNITÉ D'ANÍBAL

C'est Aníbal Fornari, responsable de l'Argentine qui ouvre l'assemblée de l'après-midi. En allant vers Mariápolis, il racontait sa première rencontre avec le mouvement, à travers Methol Ferré et puis avec Giussani. Il a une histoire longue, Aníbal, profonde. Elle est marquée par des tournants abrupts : le régime, l'expatriation au Brésil, la carrière universitaire. Mais c'est comme si tout avait été récapitulé d'un coup dans l'événement de ces derniers mois.

La visite de Marcos et Cleuzo en Argentine a été pour lui aussi un virage. La redécouverte de l'unité de soi, de l'incidence de la foi dans la vie, dans toute la vie. « Voilà, don Giussani intéresse l'Église pour cela : il montre cette incidence jusqu'au moindre détail », note Carrón : « Si la foi ne peut pas vaincre le dualisme, elle ne nous intéresse pas ».

La file est longue. Ils ne pourront pas tous intervenir.

« Mais si l'on a bien écouté, dites-moi si on ne rentre pas chez soi avec une hypothèse sur sa propre demande ».

Le soir, il y a d'autres témoignages. Camilo d'Aracaju, à plus de 2 000 kilomètres d'ici. Il raconte son « non » à la foi quand il était jeune, « parce que l'Église ne m'intéressait pas », mais aussi une soif

que la politique ne réussissait pas à assouvir et dont il cherchait des issues au travers des lectures. Dostoïevski, les Karamazov. Ce « si Dieu n'existe pas, tout est

permis » qui a rouvert une blessure, une maladie qui l'avive, jusqu'à créer un groupe d'amis pour lire et étudier ensemble. « J'étais retourné au Christ, mais pour moi il s'agissait d'une affirmation, non d'une expérience ». Jusqu'à ce livre de don Giussani déniché presque par hasard. De là des questions, des rencontres, un voyage de la Morena vers le Nord-Est. « Et la vie est devenue dense et libre. Parce que le Christ est présent ».

Dense et libre comme celle de Pedro, qui raconte l'action caritative née dans les prisons d'Asunción, au Paraguay, et qui aboutit peu à peu à quelque chose qui prend tout : de là est née la maison « Virgen de Caacupé », où une centaine de garçons apprennent à vivre en abandonnant le crime. « C'est impressionnant de voir que lorsque l'on fait une proposition vraie, surgit une humanité vraie », observe Pedro.

Voilà une proposition vraie, qui le matin suivant (très tôt : les premiers vols du retour sont à midi), dans la synthèse, prend les contours d'un défi. On commence

« Et la vie est devenue dense et libre. Parce que le Christ est présent ».



par un chant (*I wonder*) mais on part de soi : « Parce qu'un tel chant ne peut que partir d'un moi ému jusqu'à la moëlle par ce fait imprévu, unique, sans précédent, du Mystère qui vient au monde pour mourir pour un pauvre comme toi et comme moi. Demandons toujours d'être mus, émus au plus profond. Parce que, pour nous, tant de fois, ce fait tombe en décadence, devient une formule. Alors que le christianisme est cet événement que nous devons regarder pour que chaque jour il puisse entrer un peu plus dans notre vie. Dans les fibres de notre être ».

C'est là que l'on découvre la convenance humaine. C'est l'intérêt vrai pour le christianisme : « Parce que si nous le laissons pénétrer jusque-là, il nous change. Il change le visage des gens ». Il suffit de regarder sa propre expérience, ces jours-ci et les témoignages qui sont devant nous. « Et si je le fais, je ne peux pas ne pas reconnaître que le Christ est contemporain. Il ne peut être un souvenir du passé, car cela ne me changerait pas maintenant. C'est seulement si je me vois embrassé maintenant que je peux répondre avec raison à la question de Dostoïevski. Et nous pouvons le faire pour nous, chacun pour soi, parce que ce défi nous le vivons nous-mêmes. Est-ce que ça arrive maintenant ? Est-il possible qu'il pénètre le noyau dur de notre moi ? ».

Question encore plus aiguë pour nous, qui au fond sommes les premiers « à vivre dans un monde sans Christ, après le Christ », où il n'y a plus la tradition, qui s'est consumée :

« C'est ce qui frappe : la joie. Une personne changée. Pas les interprétations. Seule l'expérience de sa présence peut le faire ».



« Dans cette condition historique, le christianisme peut-il engendrer une créature nouvelle ? ». Quel est le problème ? « C'est que pour beaucoup d'entre nous, la fatigue, les limites, notre faiblesse sont perçues comme un obstacle. Alors qu'il suffit de regarder l'Évangile pour voir comme tout cela est faux. Le Christ a montré toute sa force devant notre faiblesse ».

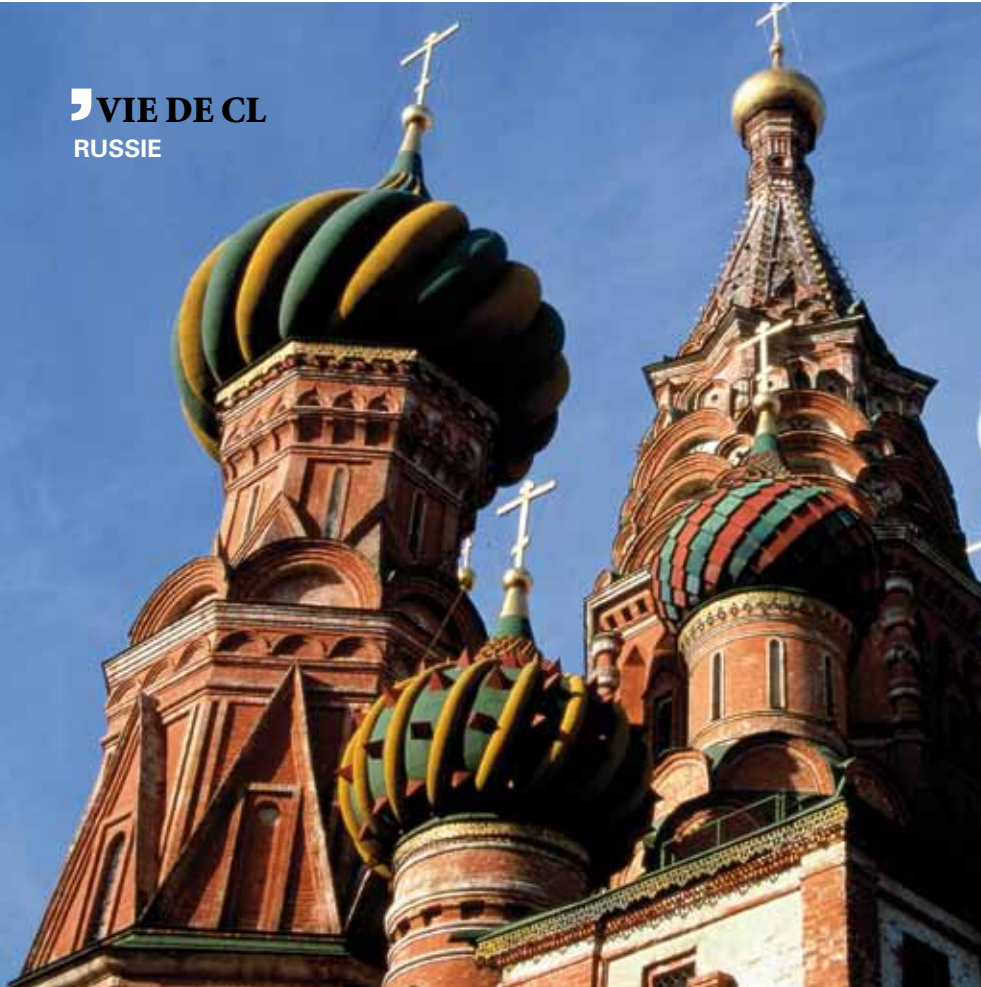
Alors le point de départ se fait clair : « C'est la façon dont nous interprétons les symptômes de notre humanité. Parce que ce n'est pas une maladie : c'est notre grandeur. Et plus le temps passe, plus nous sommes reconnaissants au charisme de don Giussani, parce qu'il nous a appris à regarder notre humanité comme personne. Et seul le Christ est capable de faire naître un tel regard ».

VOUS ÊTES TOUS INVITÉS

Comment ce charisme continue-t-il ? « Avec le changement de la

personne, et non pas avec l'interprétation ». Comme Zachée, qui accueille le Christ chez lui « rempli de joie ». Ou la visite de Philippe en Samarie « Et la joie fut vive en cette ville » (Ac 8, 8). « C'est ce qui frappe : la joie. Une personne changée. Pas les interprétations. Seule l'expérience de sa présence peut le faire ». C'est notre loyauté envers le besoin que nous sommes, « parce que c'est ce que nous avons vu ces jours-ci : des gens qui ont pris au sérieux eux-mêmes et la proposition de don Giussani. Nous pouvons ainsi tous voir la nouveauté qui s'est installée dans leur vie ».

C'est ce qui te reste dans le cœur, en remontant dans l'autobus : une nouveauté. Pour toi. La première tournée des au-revoir a déjà eu lieu. L'autre se passera à l'aéroport. Mais ce qui te ramène chez toi est bien plus fort qu'une embrassade. C'est la proposition lancée par Julián de la Morena avec un sourire décidé qui désarme : « La proposition ? Elle est simple : faire grandir cette amitié. Et vous êtes tous invités ».



Présentation de *À l'origine de la prétention chrétienne* à la Bibliothèque de l'Esprit, Moscou.

Le carburant de la vie

Les responsables de Russie, Lituanie, Biélorussie, Kazakhstan et Ukraine se sont réunis pour approfondir le travail de l'école de communauté et pour s'aider à **NE PAS CENSURER LA BLESSURE** de leur humanité. Car « sans cette question, la machine ne démarre pas ».

PAR FABRIZIO ROSSI

CETTE ANNÉE, ils étaient 63. Arrivés de Lituanie, Kazakhstan, Ukraine, Biélorussie et de tous les coins de Russie pour participer, les 6 et 7 mars, à la Diaconie des responsables des pays de l'ex-URSS. Un week-end qu'ils ont passé tous ensemble dans la campagne enneigée, à une vingtaine de kilomètres de Moscou, hébergés dans un des instituts nés du charisme de saint Giovanni Calabria (1873-1954).

Le programme est intense : samedi, deux assemblées avec don Stefano Alberti (don Pino), arrivé de Milan quelques

jours plus tôt, et Mgr Paolo Pezzi qui dirige l'archevêché catholique de Moscou ; une rencontre avec les étudiants du CLU ; et le soir un spectacle tiré de nouvelles d'Alexandre Soljenitsyne, suivi d'un débat avec les acteurs. Dimanche matin, la messe, puis une leçon de don Pino, les annonces et le retour à la maison, ce qui signifie une nuit de train pour nombre de participants. Le travail est parti de la même question qu'à l'Assemblée des Responsables à Riva del Garda (cf. *Traces* n°107, mars 2010) : « Dans votre vie quotidienne, qu'est-ce qui est né du parcours de l'école de communauté ? ». Une intervention après l'autre,

ce qui émerge est vraiment en lien avec ce que vivent les amis en Italie : « C'est une des choses qui m'ont le plus frappé, observe don Pino : éloignées de milliers de kilomètres, nos communautés ont parcouru le même chemin ».

Prenons, par exemple, ce que raconte Tanja lors de la longue assemblée (une douzaine d'interventions) de samedi matin. Elle enseigne depuis une année dans une école supérieure à la périphérie de Moscou. Chaque matin, pour y entrer, elle doit monter quelques marches : « Comme ça je me souviens des marches du Lycée Berchet que gravissait don Giussani. Maintenant, grâce

à la rencontre avec le mouvement, ces marches me conduisent au Christ. Si je ne comptais que sur mes propres forces, je n'attendrais que la fin de l'heure. Mais c'est différent d'entrer en classe en m'appuyant sur le Christ ». Et peu à peu la réalité change : « Il y a quelques mois encore, mes élèves étaient surveillés par la police ; maintenant ils rivalisent pour occuper les premiers rangs et me submergent de questions ». Jusqu'à lui poser cette question en écho à la provocation de Dostoïevski : « Comment un homme doué de raison peut-il ne pas arriver au Christ ? ». Alors nous avons parlé de la foi. Ils ne réussissaient pas à comprendre comment on pouvait ne pas croire face à tant de signes et de témoins. Et dire qu'ils ne savaient rien du Christ... ».

« Il leur a suffi d'être hommes pour Le reconnaître » répond don Pino. Notre humanité, avec toutes ses blessures, est la plus grande ressource dont nous disposons. Roman voudrait y voir plus clair : « À 26 ans, je peux dire que j'ai trouvé la réponse à mes questions, pourtant je sens qu'il me manque toujours quelque chose... ». Cette nostalgie infinie dépend-elle du fait que nous ne vivons pas à la hauteur de notre cœur ? Avons-nous soif parce que nous faisons quelque chose de faux ? Don Pino retourne la question : « La nostalgie de l'infini ne naît pas de mon comportement. C'est mon comportement qui naît de cette soif. Le Christ y répond mais il ne l'élimine pas ». C'est ce que souligne également Mgr Pezzi pour répondre à Jurij, 42 ans, qui a réuni deux écoles de communauté à Voronej, dans le Sud de la Russie : « Nous croyons qu'il nous faut être meilleurs, mais c'est une tentation car cela nous fait mettre entre parenthèses ce que nous avons rencontré. La question est plutôt de se laisser accompagner par cette nostalgie qui nous pousse vers le Christ ».

Face à Jésus, il ne s'agit pas d'éthique : « Pensez à Zachée ou à la Samaritaine, dit don Pino dans sa leçon de dimanche, ce que nous avons vu durant ces deux

jours c'est la même chose : des hommes et des femmes changés, en chemin. C'est le Christ qui est là ». La même rencontre est possible aujourd'hui : « La distance de 2000 ans est volatilisée » observait-il deux jours plus tôt lors de la présentation de l'édition russe de *À l'origine de la prétention chrétienne*, à la Bibliothèque de l'Esprit, au centre de Moscou. À ses côtés, Alexandre Filonenko, orthodoxe, philosophe et théologien de l'Université d'État de Kharkov (Ukraine), a reconnu l'importance des œuvres de don Giussani en Russie : « Elles montrent que le christianisme n'est pas une idéologie ni une tradition culturelle, mais la rencontre avec Dieu, une expérience réelle qui implique la raison de l'homme ». Le fait que lui aussi a participé à la Diaconie (« sans rien en perdre, les yeux écarquillés comme un petit enfant ») témoigne que son intérêt n'est pas seulement académique.

HOMMES ET FEMMES CHANGÉS

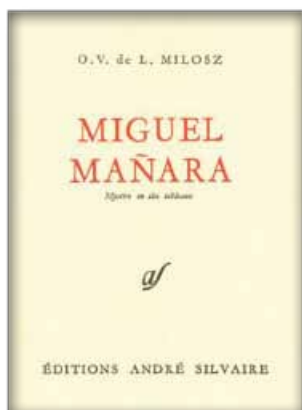
Par exemple Léna, blonde, col roulé gris, en 3^e année de lettres à Novossibirsk. Durant l'assemblée, elle raconte qu'en septembre quelque chose l'a obligée à rester à la maison avec sa sœur et sa mère. Pendant quelques mois, pas de cinéma, ni de sorties avec les amis : « Mais justement pendant cette période, à l'école de communauté, nous avons lu que les circonstances sont un facteur essentiel de notre vocation. Alors je me suis demandée ce que cela signifiait dans mon cas ». En commençant à vérifier à la maison également ce qu'elle vivait dans la communauté. À tel point que sa mère lui a demandé pourquoi ces amis étaient tellement importants pour elle et, finalement, elle a voulu participer à une rencontre. « Quand elle a su qu'on devait fêter un anniversaire, elle m'a dit : "Est-ce que je peux venir avec toi ? Je ferai à manger !" ».

En somme, si tu vis une nouveauté, les autres s'en aperçoivent. Psychologue à Vilnius, Andrius raconte la réaction de quelques personnes qui ont participé à une rencontre sur la famille qu'il avait organisée avec ses amis : « Maintenant,

nous avons plus d'espoir ». Un jugement qui l'avait surpris et qu'il n'a compris que deux mois plus tard : « J'ai participé à un congrès sur les femmes divisées entre travail et famille. Aux objections d'une féministe, j'ai expliqué que ce qui importe dans une famille n'est pas de mesurer qui de l'homme ou de la femme assume le plus de tâches : « Famille signifie que l'autre fait partie de ma conception de moi-même ». Alors une conseillère municipale de Vilnius a pris la parole : « Après ce que vous venez de dire, je me sens plus sûre de moi ». Je me suis demandé : qu'a-t-elle vu en moi ? Pas de fantaisie : j'ai senti physiquement qu'il s'agissait du Christ ».

C'est pourquoi, au lieu d'entretenir l'illusion de résoudre nos problèmes par nous-mêmes, il nous reste simplement une chose à faire : « Prendre conscience de ce que réalise le Mystère, sans changer de méthode » dit don Pino. « Mais le Christ ne peut entrer que si nous ne censurons pas la blessure de notre humanité ». Parfois il suffit de peu pour la rouvrir. Comme une question lancée par un parent inquiet : « Deux jours avant la Diaconie, ma mère m'a demandé : "Pourquoi y vas-tu ?" », raconte Tanja qui étudie la philologie à Moscou. « Elle n'arrivait pas à comprendre. Je suis orthodoxe et depuis ma plus tendre enfance je suis toujours allée à l'église : qu'est-ce qui me manque encore ? ». Alors Tanja a dû aller au fond de ce qui la pousse : « J'ai compris que je viens pour le regard d'amour que je ne trouve qu'ici. Grâce au mouvement, je commence à voir le lien entre le Christ et ma vie ». Avec ses hauts et ses bas. « Comment la tristesse peut-elle être positive ? ». « Si elle naît d'un manque et qu'elle contient une question, une demande », répond don Pino. « C'est le contraire du désespoir de celui qui a déjà tout et n'a besoin de rien. La tristesse est toujours le désir de quelque chose qui est indispensable pour avancer. Cette question, cette demande est le carburant de la vie : sans elle, la machine ne démarre pas ». **T**

■ **Le livre du mois : Miguel Mañara, de L. Milosz**



Le *Miguel Mañara* de Milosz, dit don Luigi Giussani, « est un des textes qui ont fait le début de l'histoire de notre mouvement, avec *L'annonce faite à Marie* de Paul Claudel ». Qui est Mañara ? Il est le véritable don Giovanni, personnage historique qui vécut vers la moitié du XVII^e siècle. C'est le don Juan espagnol qui a fait naître tous les personnages de don Giovanni inventés par la suite.

Il est riche de toutes les qualités et les possibilités imaginables, et par conséquent il est d'une arrogance sans bornes : tout lui est dû, et tout doit être soumis à son bon plaisir et à son opinion. La violence, dans le sens le plus rusé et plus camouflé, est la loi de sa vie. Séducteur, mais surtout menteur, dissimulateur, libertin, tombeur de femmes, homme de mœurs faciles... mais ce n'est pas si simple.

O.V. de L. Milosz, *Miguel Mañara*, Éditions André Silvaire, 1986, 135 pages, (15 € en occasion sur Amazon).

■ **Le CD du mois :**

Collection *Spirto Gentil* n° 51



O cor soave
Laudes
de saint Philippe Néri
Chœur de Communion
et *Libération*

dirigé par Pippo Molino

Vous pouvez vous procurer ce CD
en consultant le site : www.itacalibri.it

Le chant, comme expression de la foi - Luigi Giussani

Quelle beauté et quelle vérité éveillent en nous ces chants ! Quelle intense et vive dévotion ne suscitent-ils pas en nous ! Ils émeuvent, inspirent une piété profonde et sincère. La dévotion de saint Philippe est la seule et véritable dévotion populaire du XVI^e siècle. Saint Philippe Néri a su créer un esprit religieux authentique. Et ces chants sont en effet l'expression d'un cœur très profond et en même temps très simple.

Dès le commencement de notre histoire, nous les avons chantés et nous avons été accompagnés par cette sensibilité, que nous avons aussitôt reconnue comme facteur éducatif de notre cœur. La fraîcheur, la vivacité et la vérité des paroles et de la musique favorisent l'imagination et amènent l'auditeur à s'identifier au saint. Elles nous mettent en présence des figures de Jésus et de la Sainte Vierge, éveillent notre conscience, donnent paroles, voix et sons à notre cœur, à notre demande.

Extrait de l'introduction de Luigi Giussani, tiré du livret inclus dans le CD.

REVUE INTERNATIONALE DE COMMUNION ET LIBÉRATION



TRACES
*Un regard
qui éduque
à la réalité*

TRACES ABONNEMENTS 2010

Nous vous proposons un abonnement annuel valable pour la parution de 11 numéros de *Traces*.

POUR LA FRANCE
tarif : 40 euros
Abonnement de soutien :
60 euros

Envoyez vos dons et vos abonnements aux
adresses ci-dessous, en précisant la destination du
montant. Merci d'adresser vos chèques libellés à
l'ordre de : *Traces Litterae Communionis*

POUR L'EUROPE
(HORS SUISSE)
tarif : 45 euros

Traces
19, rue de Nantes
75019 PARIS - France

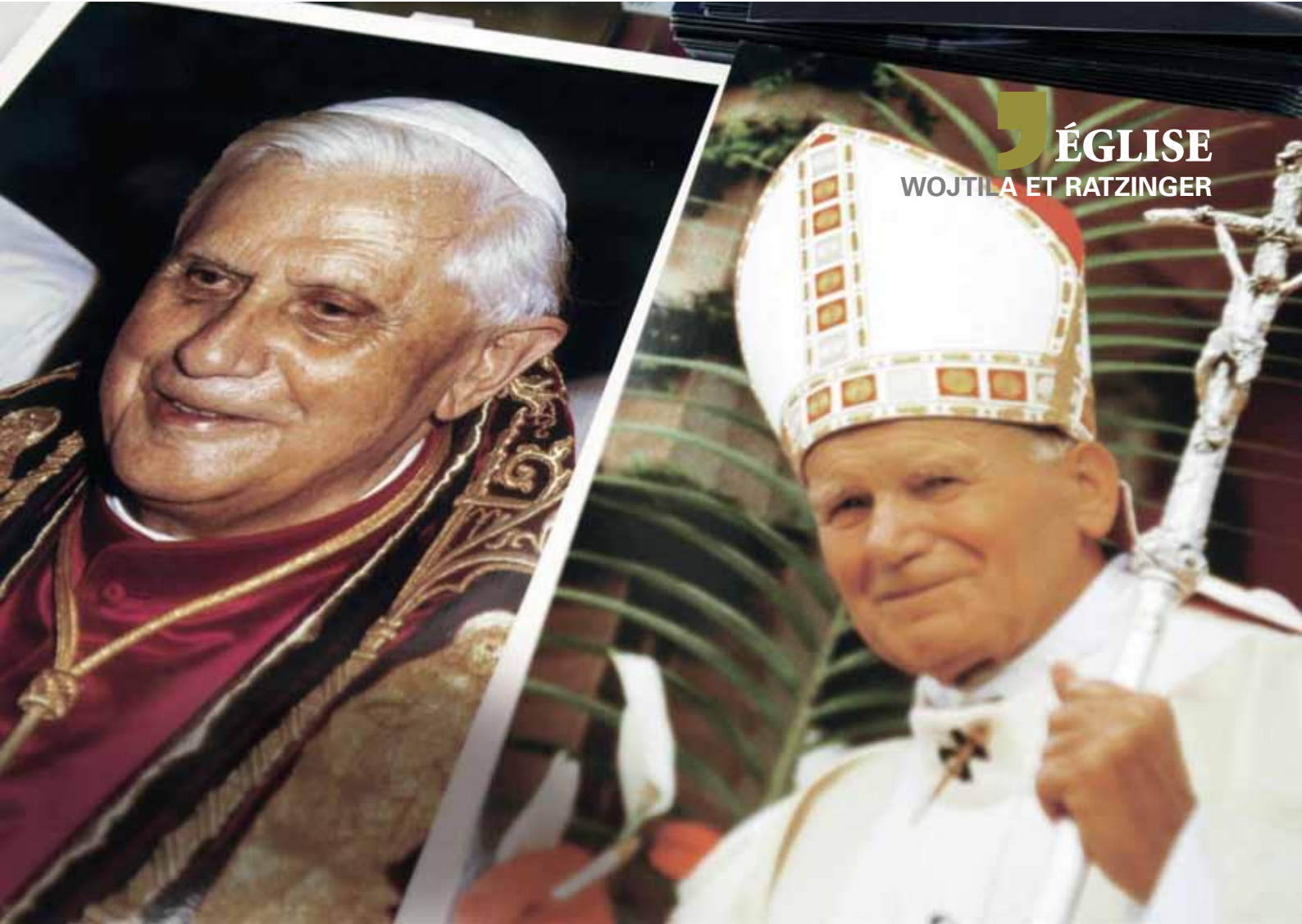
POUR LA SUISSE
tarif : 55 CHF

Compte-chèques **Revue Traces CEL**
1227 Les Acacias 17 - 602953 -5
Préciser : abonnement revue Traces

POUR LE CANADA
tarif : \$45 CDN

Chèques à l'ordre de **Traces**, à : a/s de La Fondation
En Route - 1857 de Maisonneuve Ouest # 314 -
H3H 1J9 - MONTREAL (QUEBEC) - CANADA

POUR LES AUTRES PAYS : 50 euros (adresse en France)



Histoire d'une amitié

Il y a cinq ans, le passage de Jean-Paul II à Benoît XVI. Mais qu'est-ce qui les lie en profondeur ? Une certaine façon de comprendre la foi. La passion pour le Christ « centre du cosmos et de l'histoire ». Et un fait que **MARINA RICCI**, vaticaniste qui les connaît bien, explique ainsi...

PAR PAOLA BERGAMINI

LE SOUVENIR DE CE 8 AVRIL est indélébile. Le cercueil sur le parvis de Saint-Pierre, le vent qui soulevait les chasubles des cardinaux, le silence de la foule qui accompagnait la messe solennelle. Et puis ces paroles à la fin de l'homélie : « Nous pouvons être certains que

notre bien-aimé pape est maintenant à la fenêtre de la maison du Père, il nous voit et nous bénit ». Celui qui les prononce est le cardinal Ratzinger. L'homme que le conclave choisira comme pape, le 19 avril, au quatrième scrutin.

Pendant ces cinq années de pontificat, nombreux sont ceux

qui ont souligné la différence entre Benoît XVI et son prédécesseur. C'est vrai. Mais une chose saute aux yeux de celui qui veut voir : le même amour passionné de chacun d'eux pour le Christ présent dans la vie de tout homme et pour son Église. Et l'idée que cela, et uniquement »

» cela, est le cœur de l'histoire. Ceci les rapproche et devient signe de continuité. Le dernier exemple en date est le message que Benoît XVI a écrit le 28 mars dernier pour les XXV^e Journées mondiales de la jeunesse. Le pape a repris l'épisode évangélique du jeune homme riche et certains passages de la lettre que Jean-Paul II écrivit en 1985 aux jeunes : « Avec ce passage évangélique, mon prédécesseur voulait exhorter chacun de vous à "développer son propre rapport avec le Christ – un rapport qui est d'une importance fondamentale et essentielle pour un jeune" » a écrit Benoît XVI. Ce n'est pas par hasard que Jean-Paul II le voulut auprès de lui comme préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi à partir de 1981, refusant de nombreuses fois ses démissions.

De ces cinq années, de cette continuité dans la diversité, nous avons parlé avec une chargée de mission, Marina Ricci, vaticaniste de TG5 (chaîne de télévision italienne, *ndt*) qui a suivi les 27 années du pontificat de Jean-Paul II et aujourd'hui celui de Benoît XVI. Et quand elle parle d'eux, plutôt que de partir d'une analyse, elle part d'un fait : « Ils étaient deux amis. C'est ce qui marque, à mon avis, ces deux pontificats. Dans son dernier livre, *Mémoire et identité*, Jean-Paul II ne cite qu'un seul cardinal : Ratzinger. Et il le définit comme « l'ami qui dit toujours la

vérité ». Bien que, en un certain sens, Benoît XVI a fait le premier bilan du pontificat de son prédécesseur justement pendant l'homélie des funérailles : « Il nous a réveillé d'une foi fatiguée, pas seulement vis-à-vis des aspects extérieurs mais par rapport aux contenus ».

En quel sens ?

Jean-Paul II débute son pontificat par une encyclique, *Redemptor hominis*, dans laquelle il écrit que le Christ est le centre du cosmos et de l'histoire. Au cours de ces premières années, j'entendais en continu et de façon très présente, dans les homélies, les discours, etc., le nom de Jésus Christ. C'était une accentuation qui dans les tonalités et les contenus sonnait comme un réveil. Un message codé qui a marqué tout le long pontificat.

J'entendais en continu et de façon très présente, dans les homélies, les discours etc., le nom de Jésus Christ. C'était une accentuation qui dans les tonalités et les contenus sonnait comme un réveil. Un message codé qui a marqué tout le long pontificat.

Un héritage difficile pour son successeur...

Oui, mais Benoît XVI a eu l'humilité d'accepter de devenir pape sachant, d'une part, qu'il se livrait au pilori car la confrontation allait être immédiate mais, d'autre part, que pour lui l'unique enjeu n'était pas ce « défi de la succession ».

Pourtant tout le monde pensait le contraire. Que le défi était justement celui-ci : comment il aurait pu gérer « la partie ».

Il n'est même pas venu à l'idée de Ratzinger d'accepter le défi de la

succession, il a accepté le pontificat. C'est autre chose. Un autre niveau : celui de Dieu. Ratzinger n'avait aucune ambition de pouvoir. Lui qui avait « gouverné le jeu » de son ami au sens où il avait dirigé, toujours en parfaite harmonie – et ceci peu de gens le soulignent – la congrégation pour la doctrine de la foi et ses interventions sur des thèmes aussi épineux que l'homosexualité, la destruction de la « théologie de la libération », etc. Ratzinger pensait que la partie était close, qu'il pourrait enfin se retirer pour étudier. Alors que pour lui s'ouvrait l'horizon d'une nouvelle conversion, c'est-à-dire d'obéir jusqu'au bout.

Comment cette nouvelle conversion s'est-elle exprimée pendant ces cinq années ?

D'abord, justement, en demeurant lui-même. Avec une grande capacité de rapport avec les personnes. Je pense qu'il y a une façon d'être saint qui n'est pas la même pour tous. En considérant comme sainteté la vocation à laquelle nous sommes appelés. Chez Jean-Paul II, elle était évidente et, disons-le, vraiment explosive. Les audiences de Benoît XVI durent plus longtemps, après l'audience en tant que telle, car le pape s'arrête, une personne après l'autre, pour saluer et écouter ce qu'on a à lui dire. Dans le Val d'Aoste, je l'ai vu parler avec les vieux du pays. En cela, il n'est plus « l'ami de Jean-Paul II qui dit toujours la vérité », il est l'ami de *tous* qui dit toujours la vérité. Même lorsque cela lui coûte beaucoup.

Nous avons parlé de la continuité dans la diversité de charisme de ces



Marina Ricci,
vaticaniste
de TG5.

deux papes. Comment s'exprime-t-elle ?

Jean-Paul II a immédiatement souligné de manière très marquée que la rencontre avec Jésus Christ peut réellement changer la vie, qu'elle n'est pas quelque chose de spirituel et de lointain, mais bien quelque chose de charnel et de terrestre. Benoît XVI a repris le thème de la miséricorde : seule la miséricorde de Dieu peut être une limite au mal, même à l'intérieur de l'Église. Durant la *Via Crucis* de 2005 que fit Ratzinger car le pape allait mal, le futur Benoît XVI parla, en scandalisant beaucoup de personnes, de la saleté à l'intérieur de l'Église. Il n'existe pas uniquement le mal des dictatures, des idéologies : il y a le mal inhérent à chaque homme, aux prêtres aussi. Un

thème qui revient au premier plan en ce moment. Dans la douleur exprimée ouvertement vis-à-vis de ce qui arrive, au-delà de la recherche des vérités, le pape a confirmé que seul l'amour miséricordieux de Dieu sauve l'homme des limites du mal. La miséricorde du Christ unit de façon personnelle et dans la continuité ces deux pontificats.

Deux épisodes qui sont restés imprimés dans la mémoire de votre rapport avec eux.

Il y en aurait tellement... De Jean-Paul II, je me rappelle de

façon indélébile les jours de sa mort, quand le temps semblait suspendu. Mais il y a un autre moment. Durant l'un de ses derniers voyages, alors qu'il était très éprouvé par la maladie, il voulut faire une photo avec tous ceux qui étaient dans l'avion avec lui. Pas une photo de groupe, mais bien une photo avec chacun. Nous étions plus de cinquante. Je n'ai pas vu une personne qui, posant à côté de lui, n'ait pas changé de couleur et n'ait pas été émue.

Et de Benoît XVI ?

Un autre voyage : celui en Turquie. C'était un de ces voyages sur lequel on avait beaucoup... « pontifié ». On disait que cela allait mal se passer, on parlait d'un attentat possible, il y avait eu Ratisbonne... Tout faisait penser au pire. Eh bien, le pape va en Turquie et au retour il devient... papa. Les journaux turcs avaient titré, justement, qu'il était arrivé en tant que pape et qu'il s'en allait comme un père. La capacité de changer les cartes, de mettre en déroute est le propre de ces deux papes. **T**

Seul l'amour miséricordieux de Dieu sauve l'homme des limites du mal. La miséricorde du Christ unit de façon personnelle et dans la continuité ces deux pontificats.

Pour approfondir :

Le message de Benoît XVI pour les XXV^e Journées mondiales de la jeunesse.

La lettre apostolique *Dilecti amici* de Jean-Paul II pour l'année internationale de la jeunesse (1985).

Dieu connaît notre cœur Jetons-nous dans ses bras

**ANGELUS
DIMANCHE 14 MARS 2010**

Chers frères et sœurs ! En ce quatrième dimanche de carême, on proclame l'Évangile du père et des deux fils, plus connu comme parabole du « Fils prodigue » (Lc 15, 11-32). Cette page de saint Luc constitue un sommet de la spiritualité et de la littérature de tous les temps. En effet, que seraient notre culture, l'art, et plus généralement notre civilisation sans cette révélation d'un Dieu Père plein de miséricorde ? Elle ne cesse pas de nous bouleverser et, à chaque fois que nous l'écoutons, ou que nous la lisons, elle est en mesure de nous suggérer toujours de nouvelles significations. Ce texte évangélique a surtout le pouvoir de nous parler de Dieu, de nous faire connaître son visage, mieux encore, son cœur. Après que Jésus nous a parlé du Père miséricordieux, les choses ne sont plus comme auparavant, à présent nous connaissons Dieu : Il est notre Père qui, par amour, nous a créés libres et nous a dotés de conscience, qui souffre si nous nous perdons et qui fête notre retour. C'est pourquoi, la relation avec Lui se construit à travers une histoire, de façon analogue à ce qui arrive à tout enfant avec ses parents : au début, il dépend d'eux ; puis il revendique son autonomie ; et finalement – si le

développement est positif – il arrive à un rapport mûr, fondé sur la reconnaissance et sur l'amour authentique.

DANS CES ÉTAPES, nous pouvons également lire les moments du chemin de l'homme dans son rapport avec Dieu. Il peut y avoir une phase qui est comme l'enfance : une religion animée par le besoin, la dépendance. Peu à peu, l'homme grandit et s'émancipe, veut s'affranchir de cette soumission et devenir libre, adulte, capable d'agir tout seul et de faire ses choix de façon autonome, en pensant aussi pouvoir se passer de Dieu. Cette phase, précisément, est délicate, elle peut conduire à l'athéisme, mais souvent cela cache aussi l'exigence de découvrir le vrai visage de Dieu. Heureusement pour nous, Dieu ne manque jamais d'être fidèle, et, même si nous nous éloignons et que nous nous perdons, il continue à nous suivre avec son amour, en pardonnant nos erreurs et en parlant intérieurement à notre conscience pour nous rappeler à Lui.

Dans la parabole, les deux fils se comportent de façon opposée : le cadet s'en va et tombe de plus en plus bas, alors que l'aîné reste à la maison, mais lui aussi a une relation immature avec le Père ; en effet, lorsque son frère revient, l'aîné n'est pas heureux, comme l'est en revanche le Père, au contraire il se fâche et ne veut pas rentrer chez lui. Les deux fils représentent deux manières immatures d'être en relation avec Dieu : la révolte et une obéissance infantile. Ces deux formes se surmontent grâce à l'expérience de la miséricorde. Ce n'est qu'en faisant l'expérience du pardon, en nous reconnaissant aimés d'un amour gratuit, plus grand que notre misère, mais aussi

que notre justice, que nous entrons finalement dans une relation vraiment filiale et libre avec Dieu.

Chers amis, méditons cette parabole. Regardons-nous dans les deux fils et, sur-

tout, contemplons le cœur du Père. Jetons-nous dans ses bras, et laissons-nous régénérer par son amour miséricordieux. Que la Vierge Marie, *Mater misericordiae*, nous y aide.

**Après que Jésus nous a parlé
du Père miséricordieux,
les choses ne sont plus
comme auparavant, à présent
nous connaissons Dieu : Il est
notre Père qui, par amour,
nous a créés libres et nous a dotés
de conscience, qui souffre
si nous nous perdons
et qui fête notre retour.**

ANGELUSPlace Saint-Pierre, 14 mars 2010
et 21 mars 2010.**ANGELUS
DIMANCHE 21 MARS 2010**

Chers frères et sœurs ! Nous voilà arrivés au cinquième dimanche de carême, dans lequel la liturgie nous propose, cette année, l'épisode de l'Évangile de Jésus qui sauve une femme adultère de la condamnation et de la mort (*Jn* 8, 1-11). Alors qu'il enseigne dans le Temple, les scribes et les pharisiens conduisent à Jésus une femme surprise en train de commettre un adultère, pour laquelle la loi de Moïse prévoyait la lapidation. Ces hommes demandent à Jésus de juger la pécheresse dans le but de le « mettre à l'épreuve » et de le pousser à faire un faux-pas. La scène est dramatique : des paroles de Jésus dépend la vie de cette personne, mais aussi la vie de Jésus lui-même. Les accusateurs hypocrites, en effet, feignent de lui confier le jugement alors que c'est Lui qu'ils veulent accuser et juger. Jésus, au contraire, est « plein de grâce et de vérité » (*Jn* 1, 14) : Il sait ce qu'il y a dans le cœur de tout homme, il veut condamner le péché mais sauver le pécheur, et démasquer l'hypocrisie. L'évangéliste saint Jean met en relief un détail : alors que les accusateurs l'interrogent avec insistance, Jésus se baisse et se met à écrire avec son doigt sur le sol. Saint Augustin observe que ce geste présente

le Christ comme un législateur divin : en effet, Dieu écrit la loi avec son doigt sur les tables de pierre (cf. *Commentaire sur l'Évangile de Jean* 33, 5). Jésus est donc le Législateur, il est la Justice en personne. Et quelle est sa réponse ? « Celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre ». Ces paroles sont pleines de la force désarmante de la vérité, qui abat les murs de l'hypocrisie et ouvre les consciences à une justice plus grande, celle de l'amour, dans lequel consiste le plein accomplissement de tout précepte (cf. *Rm* 13, 8-10). C'est la justice qui a sauvé Saül de Tarse, le transformant en saint Paul (cf. *Ph* 3, 8-14).

QUAND LES ACCUSATEURS « s'en allèrent l'un après l'autre, en commençant par les plus âgés », Jésus, en donnant l'absolution à la femme pour son péché, l'introduit dans une vie nouvelle, orientée vers le bien : « Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus ». C'est la même grâce qui fera dire à l'apôtre : « Je dis seulement ceci : oubliant le chemin parcouru, je vais droit de l'avant, tendu de tout mon être, et

je cours vers le but, en vue du prix que Dieu nous appelle à recevoir là-haut, dans le Christ Jésus » (*Ph* 3, 14). Dieu ne désire pour nous que le bien et la vie ; Il pourvoit à la santé de notre âme par l'intermédiaire de ses ministres, nous libérant du mal par le sacrement de la réconciliation, afin qu'aucun ne soit perdu, mais que tous aient le moyen de se convertir. En cette Année

Dieu ne désire pour nous que le bien et la vie. Il va jusqu'à oublier volontairement le péché pour nous pardonner. Apprenons du Seigneur à être intransigeants avec le péché – à commencer par le nôtre ! – et indulgents avec les personnes.

sacerdotale, je désire exhorter les pasteurs à imiter le saint Curé d'Ars dans le ministère du pardon sacramentel afin que les fidèles en redécouvrent la signification et la beauté, et qu'ils soient guéris par l'amour miséricordieux de Dieu qui « va jusqu'à oublier volontairement le péché pour nous pardonner » (*Lettre d'indiction de l'Année sacerdotale*).

Chers amis, apprenons du Seigneur Jésus à ne pas juger et à ne pas condamner notre prochain. Apprenons à être intransigeants avec le péché – à commencer par le nôtre ! – et indulgents avec les personnes. Que la sainte Mère de Dieu nous aide, elle qui, exempte de toute faute, est médiatrice de grâce pour tout pécheur qui se repent. **T**

Mardi 25 mai 2010 à 18h30

**Salle Lorenti - Lycée Ampère
13 bis quai Jean Moulin - Lyon 2^e**

**Rencontre autour du livre
de Mgr Luigi Giussani
*Peut-on vivre ainsi ?***



Don Luigi Giussani
**Peut-on
vivre ainsi ?**

Parole et Silence

Une étrange approche
de l'existence chrétienne.

Avec :

le cardinal Philippe Barbarin,
archevêque de Lyon ;

Fabrice Hadjadj,
professeur agrégé
de philosophie, essayiste
et dramaturge ;

Cécile Le Lay,
maître de conférence d'italien,
université Lyon III.

Organisation : Communion
et Libération, Lyon

Informations : cl.lyon@free.fr
www.clonline.org/fr



MEETING RIMINI FILM FESTIVAL

Cinéastes du monde entier... attention!

Le Meeting de Rimini en collaboration avec Made Officina Creativa, la School of Visual Arts de New York, l'Ecole de Cinéma, la Télévision et les Nouveaux Media de la Fondation Ecoles Civiques de Milan et Best Movie, la revue de cinéma ayant la plus grande diffusion en Italie, présente la troisième édition du concours international de courts-métrages s'adressant aux passionnés de tous âges.



Téléchargez le module d'inscription aux adresses suivantes :
www.meetingrimini.org ou www.bestmovie.it

